

# CINÉ MAGAZINE

JANVIER  
1934

3 fr.  
50



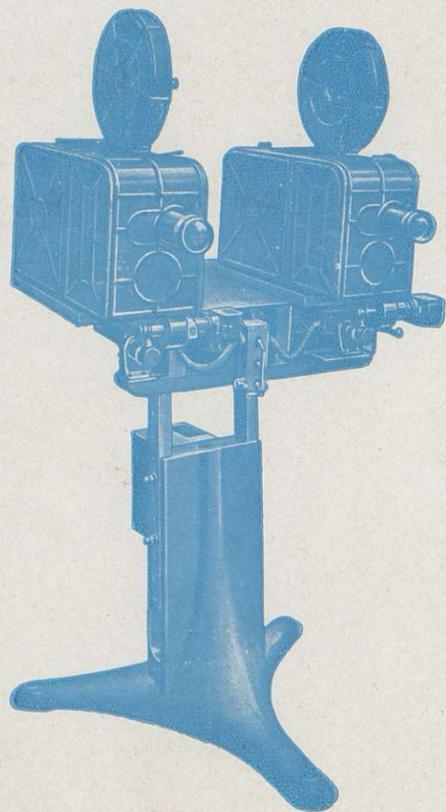
MARCEL  
SAINT-AUBIN

**Valentine TESSIER**  
dans "Madame Bovary "

Lire dans ce Numéro: "JE N'SUIS PAS UN ANGE" (Film raconté)  
Nos articles, enquêtes, reportages, interviews critiques etc...

LE POSTE DOUBLE  
**JACKY-STELLOR**

SUR SOCLE FONTE  
EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT  
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE  
COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ  
FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS  
**ANDRÉ DEBRIE**  
111-113, Rue Saint-Maur  
PARIS

*Incessamment sous presse*

**ANNUAIRE  
GÉNÉRAL  
DE LA  
CINÉMATOGRAPHIE**  
**et des Industries  
qui s'y rattachent**

ÉDITION 1933-34  
DOUZIÈME ANNÉE

“L'OFFICIEL DU CINÉMA”

*Etabli avec la précieuse collaboration*  
du Ministère des Finances ; du Ministère du Commerce ; du Ministère de l'Instruction  
Publique et des Beaux-Arts ; de la Préfecture de Police ; des Légations de France à  
l'Étranger ; des Chambres de Commerce ; des Associations, Syndicats, Groupements de  
la Chambre syndicale française de la Cinématographie et des Industries qui s'y rattachent

**IMPORTANT**

- **Tous les membres de la Corporation ont reçu une demande de renseignements.**
- **Il est de leur intérêt d'y répondre d'urgence.**

Édition de CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS (VIII<sup>e</sup>). — Tél.: Balzac 24-87

*Sommaire*

Paul Muni ..... 3	
L. E.	
Et puis voici une brassée de personnages historiques ..... 4	
Lucienne Escoube	
De leurs rêves à la réalité ..... 7	
Marcel Blitstein	
Simone est comme ça, ou Le Couple idéal ..... 9	
J. de M.	
Les Pièces martyrisées et leurs auteurs ..... 10	
Lucien Wahl	
Les Misérables, torrent d'images et de pensées .. 12	
Jean Valdois	
Le Martyre de l' « Adapté » ..... 15	
André Armandy	
Notre Concours des meilleures critiques ..... 33	
Je n' suis pas un ange ..... 34	
J. Hayce	
Sur le Front d'Hollywood ..... 37	
Harold J. Salemsen	
Les Livres près de l'écran ..... 38	
Jacques Sempri	
Quelques Films devant le public ..... 39	
Le Fauteuil 48	
Echos et Informations ..... 41	
Lynx	
Les Films du Mois ..... 42	
Georges Cohen	
« Ciné-Magazine » à l'Etranger ..... 46	
De nos correspondants particuliers	
Courrier des Lecteurs ..... 47	
Iris	
Notre Bon de Concours ..... 48	

**Quelques films**  
 que nous vous recommandons

■  
**JE N'SUIS PAS UN ANGE**  
 avec Mae WEST

■  
**LE VOYAGE SANS RETOUR**  
 avec Kay FRANCIS  
 et William POWELL

■  
**CAVALCADE**  
 avec Clive BROOK  
 et Diana WYNIARD

■  
**LA VIE PRIVÉE D'HENRY VIII**  
 avec Charles LAUGHTON

■  
**LA SYMPHONIE INACHEVÉE**  
 avec Martha EGGARTH

■  
**CETTE NUIT-LA**  
 avec Madeleine SORIA  
 et L. ROSEMBERG

■  
**LA GUERRE DES VALSES**  
 avec Fernand GRAVEY

■  
**INTERNATIONAL FOLIES**  
 avec W.-C. FIELDS

■  
**LES INVITÉS DE 8 HEURES**  
 avec Mary DRESSLER  
 Joan HARLOW, Wallace BEERY  
 John BARRYMORE

**PAUL MUNI, CURIEUX HOMME**

CETTE saison va voir, distribué dans toutes les salles, le film formidable de Mervyn-Le Roy *Je suis un évadé...* Nous ne reprendrons pas les qualités exceptionnelles de cette œuvre, qualités soulignées ou renforcées plutôt par le talent de son interprète : Paul Muni...

Paul Muni n'était pas, pour nous, un inconnu... Déjà, dans *Scarface*, il était parvenu à tirer le maximum d'humanité d'un odieux rôle de chef de bande, sorte de « tueur » monstrueux. Grâce à Paul Muni, le personnage atteignit parfois à de véritables sommets de tragique humanité. Mais après *Je suis un évadé*, notre curiosité s'aiguisa... Il nous fallut savoir qui était cet étonnant acteur...

\*  
 \*\*

Rien d'un jeune premier d'Hollywood, rien du cabotin : un grand acteur.

D'origine polonaise (il est né à Lwoff de parents israélites), Paul Muni est, jusqu'à la moelle un « enfant de la balle » ; il débute tout enfant au théâtre ; — ses parents faisaient partie, en effet, d'une troupe de comédiens ambulants, jouant à travers toute l'Europe centrale. Il a quatre ans lorsque la famille traverse l'Océan, se fixe en Amérique...

C'est aux Etats-Unis qu'il débute. Il a onze ans et, au théâtre yiddish, il joue un rôle de vieillard... Ce sera, d'ailleurs, sa spécialité. Durant des années, il jouera tous les vieillards du répertoire, alors qu'il est d'abord à peine un gamin, puis un garçonnet, enfin un adolescent... Mais il possède un talent rare pour la composition. Sa renommée s'étend de Chicago à New-York, où il est engagé au théâtre d'Art Yiddish ; il y connaît de brillants succès, cependant il n'a point jusque-là joué en anglais, l'occasion s'offre bientôt à lui, et il débute à Broadway dans *We americans*, dans lequel il joue, pour ne pas changer, le rôle d'un homme de soixante ans. Il a du succès, il réussit ; c'est alors que des propositions de travail lui viennent d'Hollywood.

Il accepte et débute au studio. Sa première création, *The valiant*, que nous avons vue sous le titre de *Je suis un assassin*, n'est pas un éclatant succès. Le film est médiocre et sa carrière brève. Paul Muni souffre de ce demi-échec. Cependant, sachant ses connaissances remarquables en fait de maquillage, on lui offre les rôles autrefois joués par Lon Chaney : les rôles de cauche-

mar, les infirmes, les monstres. Il refuse tout net et retourne à New-York.

C'est Howard Hughes qui le décide à retourner au studio, en lui offrant le rôle de Scarface Camondo ! Cette histoire, brutale comme un reportage, qui met à cru une des tares de l'Amérique actuelle, passionne Muni. On sait le reste : en dépit des difficultés avec la censure, le film paraît et Muni est sacré grand acteur.

Il est déjà, à cette époque, plongé dans la préparation de son rôle de James Allen — alias Robert Elliott Burns — de *Je suis un évadé*. Il a eu, avec l'auteur même du livre de nombreux entretiens ; il en retire une amertume profonde, et c'est avec foi, porté par ses instincts les plus profonds à la révolte et à la protestation, qu'il s'enthousiasme pour ce nouveau rôle.

Il croit au cinéma, en son pouvoir social. Pour lui une image est une force, plus grande encore que la pensée écrite. Il est persuadé que le cinéma peut enseigner aux masses de grandes et profondes vérités. « Les films, dit-il, sont les plus grands potentiels de force qu'on puisse mettre au service d'une cause, quelle qu'elle soit... c'est à nous d'avoir le courage de nous servir de ce moyen pour tâcher de rendre moins injustes les hommes, moins arbitraire le monde... »

Aussi le rôle de l'acteur est-il pour Muni une sorte de « mission », c'est pourquoi il ne semble jamais « jouer » ses rôles, mais les vivre. Il a un masque tourmenté et puissant, aux yeux inoubliables ! Intelligence, bonté, surprise de la mé-

chancelé humaine, révolte, désespoir, agonie, tout se lit dans ses yeux marrons, légèrement bridés, fascinants, qui font naître tour à tour en nous l'étonnement, la révolte, la pitié et surtout une sympathie sincère, profondément humaine.

On parle de son prochain film, que sera-t-il ? Voilà qui est difficile à prévoir. Muni ne saurait accepter de tourner n'importe quel scénario, et nous attendons avec impatience la sortie de *Le monde change*. Il est de ceux — assez rares — dont nous pouvons, nous semble-t-il, beaucoup attendre.

Et pour nous, c'est toujours la vision inoubliable de James Allen s'enfonçant dans la nuit, tandis que devient plus lointaine la voix féminine mouillée de larmes, dans cette nuit qui cache la misère, la détresse et le désespoir des hommes.

L. E.



Paul Muni à la ville.

Directeur : ANDRE TINCHANT  
 FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.  
 BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.  
 ETRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.  
 — (Pays n'ayant pas adhéré) ..... Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.  
 Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.  
 Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII<sup>e</sup>), Téléphone : Balzac 24-87.  
 Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>).



et puis voici  
une brassée  
de

## PERSONNAGES HISTORIQUES

C'était à parier... Ce n'est plus une mode, mais une rage, une fureur... Le succès d'*Henri VIII*, d'une part, le choix de Garbo de l'autre, a déclenché, pour 1934, la grande offensive du film historique.

Ce n'est pas que la reconstitution soit une nouveauté, à l'écran... Bien loin de là; le film en costumes fut un des premiers genres auxquels les metteurs en scène aient consacré leurs efforts, et, trop souvent, leur manque d'imagination.

Il nous faut l'avouer, quelques rares réussites mises à part, le film à grande reconstitution était devenu synonyme d'ennui, de froideur, de manque de vie...

Me permettrai-je de rappeler la conclusion d'un article consacré, il y a quelque temps par moi-même à une revue du film historique? « Quel metteur en scène plein d'esprit et d'humour se chargera donc de réaliser un film véritablement dans le « ton » de l'époque? Cela, oui, serait amusant et plein de vie! »

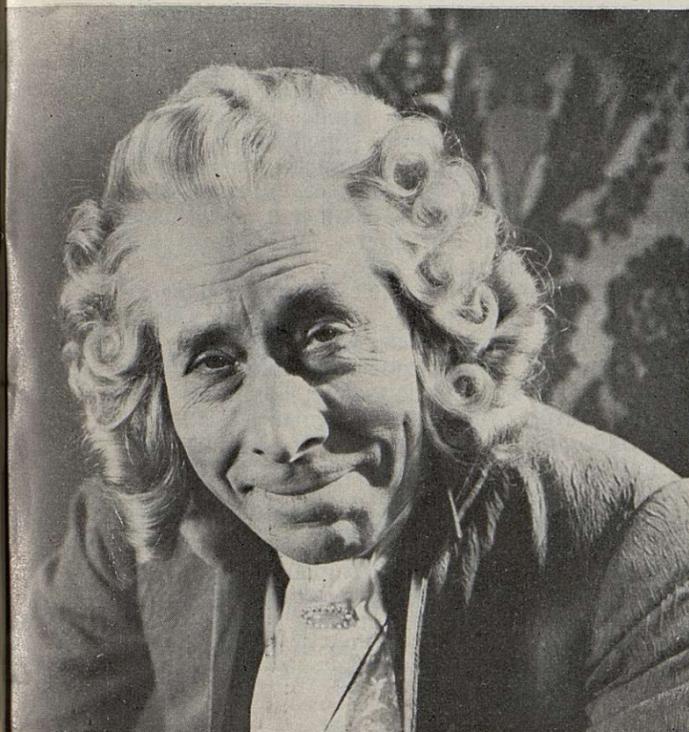
*La Vie d'Henri VIII* fut la meilleure réponse à cette demande. Alexandre Korda sut ressusciter le passé avec une sorte de liberté joyeuse. Point de murailles de carton ni de couronnes de bazar, mais des êtres vivants, bien individualisés. Et puis il y a Laughton, Laughton qui réalise d'*Henri VIII*, la plus étonnante, la plus saisissante résurrection. Et le succès d'un tel film nous annonçait (car le cinéma plus que tout autre manifestation de l'activité humaine est soumis aux lois de la série) une reprise d'intérêt pour le film historique, reprise que sauraient exploiter les réalisateurs...

Cela n'a pas tardé, en effet...

Outre-Atlantique, ce fut de Garbo que vint

*On peut voir, sur ces deux pages, quelques personnages historiques mis à l'écran tout récemment: Charles Laughton, dans le Neron du Signe de la Croix. — Greta Garbo, dans Christine de Suède. — Georges Arliss dans Voltaire. — Charles Laughton dans Henri VIII. — Claudette Colbert en Popée et Elisabeth Bergner dans la Grande Catherine.*

l'offensive. On soit combien l'artiste est attachée à son pays, à ses coutumes, à son histoire. Depuis de longues années, elle caressait un rêve: être, à l'écran, Christine de Suède, qui délaissa, par amour, le trône royal et mourut, en exil, solitaire et oubliée. Ce rêve, en étoile dont les désirs sont devenus des ordres, Greta Garbo s'offre le luxe de le réaliser aujourd'hui et, en attendant de voir Christine revivre en elle, nous n'avons pu qu'ad-



mirer la Suédoise, grave et pâle comme ceux que la Fatalité a marqué de son doigt. Elle a sous les habits de cavalier comme sous les robes royales, la dignité et l'allure de ceux qui vont vers un grand destin. Enfin, pour s'assurer le maximum de chances de succès, Garbo incarne Christine sous l'œil attentif, intelligent et sagace de Mamoulian...

Mais, avant de connaître cette Reine, voici que vient à nous une Impératrice... L'écran l'a singulièrement embellie et affinée... Elle s'avance, et, chose curieuse, elle semble se dédoubler, en s'approchant... C'est Catherine — et l'on dirait Marlène... C'est encore Catherine et ce sont les traits pensifs d'Elisabeth Bergner... Marlène tourne là-bas, sous la direction de son maître retrouvé, M. Sternberg, *Her Regiment of Lovers*... Bergner termine, en Angleterre, *Catherine the Great*, que Czinner a réalisé pour les productions Korda. Auprès d'elle, Douglas Fairbanks Jr. est le Prince Paul, son époux... On dit grand bien du film de Czinner que nous pourrions bientôt voir dans une grande salle parisienne.

Mais là ne s'arrête pas l'invasion... Katherine Hepburn, nouvelle étoile de l'écran, que nous connaissons bientôt puisqu'elle est, à



ravir, Jo, la principale héroïne de ce livre délicieux, *Little Women*, Katherine Hepburn, après avoir hésité entre Elisabeth et Jeanne d'Arc, s'est décidée en faveur de la Vierge Guerrière — *Jeanne d'Arc* sera donc, une fois de plus, à l'honneur...

Et ce n'est pas tout. Il y a l'antiquité... Evidemment, les choses se compliquent et l'on ne peut dire que nous ayons, dans les pages d'histoire romaine tournées à l'écran, l'équivalent d'un *Henri VIII*... Seul *Laughton* sut être un admirable Néron, mais le reste du film était et n'était que de la mise en scène à grand spectacle, tout à l'opposé du but que doit se proposer un réalisateur s'il veut faire œuvre viable. Cependant, on nous annonce que *Claudette Colbert*, qui fut *Poppée*, sera *Cléopâtre* — ce qui ne convient guère à son type... Se souvient-on de ce que dit Shakespeare de l'enchanteresse égyptienne : petite, menue et souple, mais le charme même — une dignité, une noblesse sans égale, l'instant suivant la plus lascive, la plus séduisante amoureuse... J'aurais vu plus facilement *Evelyn Brent*, ou *Hepburn* même me semblerait mieux désignée... Après de *Cléopâtre*, *Frederic March* sera *Antoine*... encore une erreur, car *Antoine* n'était plus un jeune homme, mais avait passé la quarantaine lors de sa passion pour la « couleuvre du Nil », et *Barrymore* aurait été infiniment plus indiqué... *March*, d'ailleurs, a tout un programme... Une fois qu'il en aura terminé avec *Antoine*, il sera l'artiste génial et lettré que fut *Benvenuto Cellini*. Puis, dans une version nouvelle des *Misérables* que *Fox* veut tourner en 1934, il sera *Jean Valjean*, en attendant de faire revivre, sous ses traits, *Edmond Dantès*, comte de *Monte-Christo*...

Mais revenons à l'histoire pure... Voici *Georges Arliss* qui, ayant terminé *Voltaire*, tourne *Rothschild*; *Wallace Beery*, ex-*Pancho Villa*, bandit cé-

lèbre au Mexique, sera demain *Barnum*, le roi du cirque...

Et *Edward G. Robinson* sera *Napoléon*... à moins que *Chaplin* ne s'empare de ce rôle dont il rêve depuis toujours...

Et chez nous ? *Abel Gance* prépare *Le Capitaine Fracasse*, *Madame Bovary* paraît sur les écrans et *Les Misérables* vont sortir, mais qu'y a-t-il à signaler en tant que personnages véritablement historiques ? A peu près rien, jusqu'ici tout au moins.

Cependant, des quatre coins de notre horizon, des ombres inquiètes, tragiques ou charmantes, dont la vie fut faite de chaleur, de passion, d'héroïsme ou d'amour, de crime ou de désespoir ne nous demandent qu'à renaître, qu'à connaître à nouveau, même sous un visage emprunté, le souffle ardent d'une foule, l'hommage de son amour, ou de sa haine, qu'importe, mais de revenir de l'ombre et de l'oubli, pauvres âmes inquiètes, ivres du désir de souffrir à nouveau des tourments qui sont leur gloire, des blessures dont elles ne sauraient guérir.

Qui de nous voudra écouter ce muet plaidoyer ? Quelle ombre pourra nous conter son secret ? C'est ce que je ne saurais dire. Mais soyez sûrs qu'il se trouve, parmi cette multitude sans voix, nombre de cœurs dont la cendre est encore assez chaude d'ardeur pour tenir, demain, les salles enchantées devant le miracle qu'est la résurrection de l'écran, cette arche jetée entre eux, si lointains, et nous-mêmes...

La mode en est aux grandes figures ; *Henri VIII* nous a montré ce qu'il convenait de faire, et tant d'autres — qu'il est inutile de nommer — ce qu'il convient d'éviter... La leçon sera-t-elle entendue ? Sur nos écrans, la vie d'autrefois s'inscrira-t-elle avec ses héros, ses héroïnes, ses triomphes et ses gloires, et ses amours... **LUCIENNE ESCOUBE.**

Des personnages historiques... *Abel Gance* en présente toute une série dans son *Napoléon*. Voici *Lætitia Bonaparte*, entourée de ses enfants, qui tous s'assoieront quelques années plus tard sur les trônes d'Europe. On prête à *Charlie Chaplin* l'intention de tourner, lui aussi, un *Napoléon*. Parmi tant de jolies girls dont regorgent les studios californiens, il serait amusant de savoir que seront *Joséphine*, *Pauline*, *Caroline*.

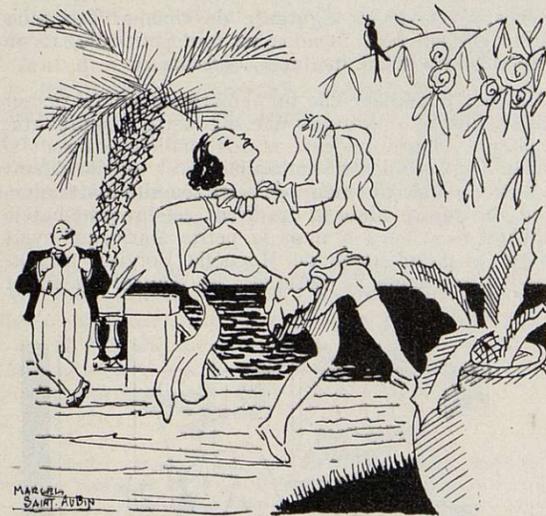


Pour rire...

## De leurs rêves à la réalité...

Le métier de vedette a bien des agréments ! Il procure gloire, argent et, par conséquent, amour... mais il a aussi ses inconvénients : cette célébrité et ces lettres innombrables d'admirateurs portent en elles un épouvantable microbe qui trop souvent a une prise certaine sur les malheureux acteurs : ce microbe, terrible entre tous, s'appelle la prétention. Il se manifeste à plusieurs symptômes différents : tout d'abord l'artiste devenu illustre oublie ses amis restés inconnus, il devient lointain, rêveur ; un autre phénomène consiste en ces « émouvantes » confessions, dans ces touchants « souvenirs d'enfance » que les artistes racontent à qui veut les entendre, et publient dans les journaux qui veulent bien les imprimer, et qui n'ont qu'un seul tout petit défaut : leur rapport extrêmement lointain et relatif avec la réalité... Souvent des journalistes soucieux de « faire un papier » sont obligés de relater les « mémoires » que telle ou telle vedette de l'écran leur a « confiés », tout en sachant parfaitement que ce n'est là qu'un tissu d'inventions parfois originales ( tout arrive... ). Naturellement les exceptions confirment la règle, et je connais maints acteurs devenus célèbres qui ont conservé leur simplicité et leur amabilité. Ils sont les premiers à rire de ceux qui brusquement se découvrent une naissance princière et une éducation aristocratique. Je veux aujourd'hui essayer de parodier ( en exagérant bien sûr ) quelques épisodes de la vie imaginaire d'une étoile, imaginaire également, vue par elle-même, et aussi comment était la propre réalité. Je répète encore une fois que j'exagère à dessein pour essayer de vous amuser et que je ne pense à personne en particulier en écrivant ces lignes ; fort heureusement, la catégorie des vedettes prétentieuses tend à disparaître grâce à la guerre acharnée que leur font les vrais artistes, ceux qui savent rester simples et qui tirent une légitime fierté de leurs débuts obscurs :

L'imaginaire *Magnolia Borgica* serait bien étonnée de découvrir que le récit le plus émouvant de sa vie n'est pas celui que son esprit fertile a inventé, mais tout simplement, la pauvre petite vérité, si éloquente dans sa simplicité...



**SES MÉMOIRES** par la star elle-même, adaptés par un journaliste besogneux.

*Magnolia Borgica*, la célèbre vedette, doit son nom clair comme une source limpide à ses origines italiennes : Elle naquit dans le splendide domaine que ses parents possédaient sur la Riviera. Ses premières années furent bercées par le chant des oiseaux et par le murmure des vagues. Enfant, déjà profondément artiste, elle s'exerçait à danser sur le rythme grandiose de la mer en furie.

Le père de *Magnolia*, un des plus gros industriels du Midi, devait malheureusement se tenir généralement éloigné de cette vie de brillantes réceptions, ayant à diriger ses nombreux employés.

Après avoir fait des études supérieures, *Magnolia* entra dans un conservatoire privé pour parfaire son éducation artistique, chorégraphique et linguistique.

Mais la mort subite de son père, due à un trop grand surmenage, l'obligea bientôt à interrompre ses cours, et elle revint auprès de sa chère maman si déprimée par cette perte cruelle. La situation pécuniaire ne tarda pas à changer, car le père de *Magnolia* avait mis toute sa fortune dans des actions qui sombrèrent très rapidement. Il fallut vendre la magnifique propriété, renvoyer quelques serviteurs et même songer à travailler. *Magnolia*, dont la beauté pure et fine attirait tous les regards, désirait vivre honnêtement, et c'est avec courage, en refoulant ses larmes, qu'elle entra comme mannequin

(Suite page 8, colonne 1)



Et voici la vérité...

*Magnolia Borgica*, de son vrai nom *Marie Boucher*, naquit dans une obscure petite rue de la Villette. Elle était l'aînée de sept enfants et, dès son jeune âge, elle dut surveiller ses frères et ses sœurs, car la famille *Boucher* était de condition plus que modeste. Pour subvenir aux besoins de la marmaille, la mère de *Marie* devait faire des ménages. Quant au père, sa paye de mécanicien dans une usine de Pantin était très limitée. En l'absence de ses parents, la petite *Marie* devait, en plus de la surveillance des gosses, s'occuper du ménage et préparer les repas...

*Marie* entra à l'école communale, où elle fut une élève médiocre et dissipée. C'est à grand-peine qu'elle obtint son certificat d'études.

Quelques années plus tard, son père, qui s'était mis à boire, mourut brusquement, laissant *M<sup>me</sup> Boucher* sans ressource avec une ribambelle d'enfants dont *Marie*, qui avait treize ans, était l'aînée.

Pendant des mois et des mois, la jeune fille chercha une place et finalement entra comme « petite main » chez une couturière de troisième ordre.

Elle essaya aussi, lasse de balayer et de faire les courses, d'être mannequin, mais sa silhouette sans grande distinction ne convenait pas aux toilettes du soir qu'on voulait lui faire porter.

C'est alors qu'elle échoua piteusement à un concours

(Suite page 8, colonne 2)

chez un des premiers couturiers parisiens. Grâce à la présence de la jeune fille, la maison de couture connut bientôt une vogue bien plus considérable que par le passé.

Et ce qui ne pouvait que se produire ne tarda pas à arriver : elle fut un jour remarquée aux courses par un magnat du cinéma, qui, en accompagnant sa femme chez le grand couturier, avait déjà apprécié la beauté triomphante de la jeune fille. Il supplia Magnolia d'accepter un splendide contrat. La jeune fille, qui aimait la vie simple, ne se résolut à devenir une des gloires de l'écran que pour apaiser le cœur meurtri de sa pauvre maman.

Ce que fut sa carrière ? Vous le savez déjà : les triomphes innombrables, la fortune, un prince du sang à ses pieds, et malgré tout, malgré la gloire et les honneurs, Magnolia sut rester simple, bienveillante et magnanime pour les faibles et les inconnus.



Et puis un beau jour, lasse de cette vie brillante et artificielle, Magnolia abandonne brusquement l'écran, et renonce aux contrats fabuleux qui affluaient de toutes parts.

Elle vit maintenant auprès de sa mère dans le splendide domaine qu'elle a acheté au bord de la Loire. Elle passe tout son temps à rêver, à écrire ses précieux Mémoires, dont sont extraites ces quelques lignes, à oublier la vie fiévreuse des stars de l'écran. Magnolia Borgica, femme entre toutes les femmes, ne veut plus être qu'une amante de la nature et des fleurs. Elle a sacrifié son art qui la réclame sans arrêt pour se pencher sur les misères humaines, pour faire le bien et rendre la joie à ceux qui souffrent, grâce à son sourire qui sait réchauffer les cœurs malades comme un rayon de soleil emplit d'ivresse la nature entière.



de beauté et devint figurante de cinéma. Des mois durant elle eut beau mendier un tout petit rôle, aucun directeur ne voulait lui faire confiance.

Un jour cependant elle fut remarquée par un acteur fameux qui lui fit octroyer une silhouette insignifiante; sa bonne volonté évidente et ses qualités parurent si réelles que les rôles se multiplièrent et qu'elle devint vedette, étonnée elle-même de cette réussite inattendue. Trois ou quatre films la rendirent célèbre; une habile publicité la « lança », mais la petite Marie, qui avait adopté le pseudonyme de Magnolia Borgica, ne put soutenir longtemps la critique : les contrats se firent



bientôt plus rares, et un beau jour elle s'aperçut avec effroi qu'elle ne trouvait même plus un second rôle. Son « protecteur », un métèque qui se faisait passer pour prince, l'abandonna immédiatement. Son étoile était passée, elle eut beau s'acharner : sa place était prise.

Alors, tristement, avec une infinie amertume, elle fuit Paris. Elle habite maintenant une petite villa dans les environs. Elle a vieilli, elle est devenue acariâtre et pleine de rancœur.

Souvent, rêveuse et mélancolique, elle essaie d'évoquer les années qui la virent heureuse, et les journaux qui retracent sa carrière et qu'elle feuillette avec lassitude sont autant de flèches douloureuses qui percent son pauvre cœur désabusé.

MARCEL BLITSTEIN.

# Simone est comme ça

## ou le Couple Idéal

Combien de concours, combien de referendums n'ont-ils pas été faits pour désigner le couple idéal à l'écran ? Ils sont innombrables. Ce couple idéal n'est-il donc pas tout trouvé en la personne de Meg Lemonnier et Henry Garat ? Il suffirait, pour en être convaincu, de demander son sentiment à telle midinette, à tel jeune homme, à telle passionnée de cinéma. Ils n'hésiteraient pas longtemps avant de vous lancer gaiement ou admirativement ces noms qui justifient, n'est-ce pas, la sympathie qui rayonne autour d'eux.

Il faut dire aussi que chacun, avant d'être ces deux tourtereaux désormais inséparables, avait recueilli de son côté les lauriers que sa jeunesse et son talent justifiaient.

Révéle par *Le Chemin du Paradis*, Henry Garat se dépensa également dans *Delphine* où il a su définitivement conquérir le cœur de toutes les midinettes.

Et qui n'a vu, qui n'a pas été charmé par le sourire de Meg Lemonnier dans *Une faible femme*, sa jeunesse dans *Rien que la vérité*, sa gaieté dans *Un soir de Réveillon*, sa voix dans *Il est charmant*, qui n'a pas été ému par la touchante midinette de *Rive Gauche* ?

Meg Lemonnier, Henry Garat et Pierre Etchepare dans la charmante comédie de Yves Mirande et Alex Madis, mise en scène par Charles Anton.



C'est un rôle évidemment bien différent qu'elle interprète dans *Simone est comme ça*. Car savez-vous comment est Simone ? Simone est protégée par un riche banquier, mais elle a un faible : elle déteste les gens riches et aime se montrer compatissante et... généreuse envers les élus de son cœur, ses « gigolos », comme on dit. Simone est comme ça, n'est-ce pas ! Et nous n'y pouvons rien. Et croyez qu'elle fait preuve de beaucoup d'autorité et de méthode dans le choix des dits jeunes gens et dans la façon de les traiter. Mais qu'on se rassure, ce n'est là que folie de jeunesse, et un « prince charmant », en l'occurrence Henry Garat, saura très bien lui faire changer d'avis et la ramener dans le droit chemin.

J. DE M.





M. Félix Gandéra a fait directement pour le cinéma d'Amour et d'eau fraîche... Renée Saint-Cyr et Claude Dauphin dans une scène de ce film.

Il y a quelques mois, on parlait ici d'une pièce qui obtenait alors un vif succès en Amérique et dont M. Jacques Deval avait fait une adaptation — théâtrale aussi — que l'on jouait à Paris avec autant de bonheur. On ne savait pas à ce moment-là qu'un film serait issu du *Dîner de huit heures*, de Kaufman et Edna Ferber, dont M. Jacques Deval avait tiré *Lundi 8 heures*. Depuis, nous avons vu le film américain *Les Invités de huit heures*, et nous avons pu nous rendre compte que, si la version française théâtrale se déroulait chez nous, l'essentiel de l'original demeurerait, ce qui devait confondre les gens de théâtre, ou plutôt ceux des gens de théâtre dont la conviction se faisait que les personnages étaient « bien Français », alors que c'étaient des hommes, tout simplement.

Mais les mêmes gens avaient dit de la pièce : « C'est un peu ou c'est beaucoup du cinéma. » Pourquoi soutenaient-ils cette opinion ! Simplement parce que la pièce comportait beaucoup de décors. Pas pour autre chose. Pour eux, c'est ça le cinéma. Or, le film tiré de la comédie est du théâtre, sauf pour les photographies des figures prises adroitement et de temps à autre de façon à souligner des dialogues.

La qualité de la pièce est excellente, on le sait — de la pièce filmée. Seulement, en nous parlant de l'original, que l'on ne nous dise pas : « C'est plutôt du cinéma. » Ou ces messieurs viendront nous chanter que Shakespeare est du cinéma à cause des changements de lieux de ses pièces et ils répéteront leur boniment au sujet de tous les mélodrames de 1850-1880.

M. Pierre Wolff a déclaré à notre confrère Yves Darlois, de *Pour Vous* : « Théâtre filmé ? Qu'importe si j'ai passé une bonne soirée. » Il a raison... pour lui, mais il est quelques personnes qui ne passent pas de bonnes soirées au spectacle de pièces filmées et surtout de pièces « genre boulevard », ce qui n'est pas le cas des *Invités de huit heures*, dont l'esprit s'apparente à celui de Mirbeau.

Et encore, j'enrage quand je vois photographier *Knock*, si propre à inspirer du bon cinéma.

Toutefois, il est des personnes qui avaient cessé d'aller au théâtre parce que toutes les marionnettes qui y défilaient, toutes les aventures fabriquées,

## LES PIÈCES MARTYRISÉES

toutes les combinaisons de métier les dégoûtaient et voilà qu'ils les retrouvent au cinéma plus qu'au temps du concert où elles y paraissaient aussi, mais plus modestement !

On cite souvent M. Pierre Wolff, mais non pas parce qu'il a écrit le *Secret de Polichinelle* et la *Route est belle* (il a heureusement beaucoup mieux à son actif), mais parce qu'il défend des principes qui méritent la contradiction et l'appellent.

Ainsi, il a combattu vivement le doublage, puis, soudain, il en a fait. Oui, c'est entendu, il en a fait pour défendre une thèse sociale dans *Nous les mères*, il en a fait d'une façon toute désintéressée, soit... Mais... tout de même !

Quand M. Alfred Savoir a parlé du doublage avec un peu de sympathie, après l'avoir blâmé, il reconnaissait son erreur et sans, pour cela, faire à son tour du doublage. Rendons-lui hommage encore que l'on s'étonne qu'un habitué du cinéma n'ait pu se rendre compte de la valeur d'une extraordinaire invention, dont il faut tirer parti avec infiniment de tact.

Or, M. Pierre Wolff, avocat aussi des auteurs qu'on adapte à l'écran, a écrit des sous-titres pour *Anna et Elisabeth*. N'aurait-il pas dû demander qu'à côté de son nom figurât celui de l'auteur du scénario, du sujet — si curieux — de ce film ?

Comme je le comprends lorsqu'il demande la collaboration des auteurs et des adaptateurs : « J'ai vu en Allemagne, a-t-il dit à M. Yves Dartois, le metteur en scène de *Liebelel* travailler pendant trois mois avec l'auteur. » Le résultat fut, on le sait, de premier ordre. Je suis content d'apprendre que le grand Arthur Schnitzler, qui habitait à Vienne et qui est mort, il y a environ quatre ans, soit venu à Berlin travailler avec M. Max Ophüls. Je suis content aussi que M. Pierre Wolff eût pu saluer là-bas un tel écrivain, qui a dû ressusciter tout exprès.

Seulement, lorsque M. Pierre Wolff dit dans *Paris-Soir* : « Que m'importent les images et la mise en scène si les paroles n'ajoutent rien », qu'est-ce qu'il veut signifier ? Qu'il faut supprimer les paroles dans ces cas-là ? Alors, bravo !

Il y a aussi M. Marcel Pagnol, successeur d'Augier — ce qui n'est pas mal — dont le désir est de photographier le théâtre. Encore une fois, nous l'admettons pour un certain public, mais que l'on ne nous dise pas que c'est l'idéal.

M. Félix Gandéra a fait directement pour le cinéma *D'Amour et d'eau fraîche*. Il l'a mis en scène lui-même. Eh ! bien, c'est aussi intéressant que ce le serait au théâtre. Oui, oui, aussi intéressant, il y a là un mot sur la température d'un personnage et sur la lune, qui n'est pas piqué des hannetons. Et quel esprit ! quel tact ! quel entrain ! quel cinéma ! Au moins, l'auteur est sûr qu'on ne l'a pas trahi. Hélas !

## ET LEURS AUTEURS

par Lucien WAHL

Et il y a des critiques. M. Pierre Basquaise, au *Poste Parisien* (radiophonique) a daubé avec intelligence sur le théâtre filmé et, quelques jours plus tard, vanta *Knock* en affirmant qu'il ne se contredisait pas ! Il ajouta que la plupart des œuvres de M. Jules Romains « romans ou théâtre » ressemblent au « canular ». (On sait ce qu'est, à l'École Normale, le canular). Or, l'œuvre capitale de M. Jules Romains, et peut-être *du siècle*, est les *Hommes de bonne volonté*. Un canular, n'est-ce pas ?

M. Pierre Wolff, du moins, a manifesté un désir de renouveler l'écran. On a pu lire dans *Comœdia* du 26 octobre dernier une interview dans laquelle il déclarait avoir choisi « comme metteur en scène pour *Belle de Nuit*, M. Valray, dont c'était le premier film, et comme vedettes Véra Korène et Paul Bernard, des artistes qui ont fait leurs preuves à la scène, mais qui débutaient à l'écran... »

Voyez comme je suis mal renseigné, j'avais cru voir Mme Vera Korène dans la *Voix sans visage* et je m'imaginai que M. Louis Valray était l'auteur du film *l'Homme à la barbe*.

Citons, sans la commenter, cette phrase écrite par M. Pierre Wolff, à propos de *l'Agonie des Aigles* : « Ce n'est pas du théâtre, ce n'est pas du cinéma, c'est un bon film. »

Voici un passage d'un article très remarquable publié par M. Jean Prévost, dans *Pamphlet*, qui doit intéresser les fabricants de pièces :

« Le public, pour une œuvre de valeur, n'est que de quelques milliers de personnes; depuis dix ans, trois ou quatre directeurs courageux ont en vain essayé de fonder sur ce public quelque chose de durable. Il est inévitable, en tous pays, qu'à côté des véritables œuvres de l'esprit de purs industriels créent ces démarques délestées d'idée remplis d'un facile mouvement, qui font la littérature à succès. Dans les lettres, ces industriels du moins sont sans prétention. Dans le théâtre, ils prétendent bel et bien à une primauté spirituelle : c'est ce qui rend l'exemple confus. »

Or, dans le cinéma ce sont les mêmes industriels qui viennent prétendre à une primauté spirituelle. Oui, oui et oui.

M. Jean Morienval a écrit ces lignes très justes, dans *Choisir* :

« Souhaitera-t-on que nous défendions le patrimoine littéraire, où pataugent un peu trop les metteurs en scène ? Nous n'y manquerons pas, tout en remarquant que ces réclamations dans l'intérêt de l'art et du public ont moins de retentissement que quand MM. de Croisset et Bernstein sont écorchés. Ce n'est pas d'ailleurs contre le droit, contre la nécessité d'une adaptation, que nous pouvons nous élever, mais, quand il y a lieu, contre telle ou telle



Jeanne Harlow et Wallace Beery dans *Les Invités de 8 heures*.

erreur du metteur en scène ou de l'adaptateur.

« Ainsi, M. Mario Bonnard nous montra un jour un *Fra Diavolo* qu'on nous disait tiré de Scribe, alors que le livret de Scribe s'y reconnaissait beaucoup moins que les *Brigands*... Nous avions à dire qu'on abusait du nom de Scribe (et pourquoi ! on se le demande !) tout en jugeant à sa valeur le film qui n'était pas désagréable. »

M. Pierre Wolff a-t-il blâmé la « trahison » à propos de *Fra Diavolo* ?

On veut, maintenant, déclarer que l'opinion des auteurs trahis ne compte pas toujours. Il me souvient que j'osais un jour déplorer la « modernisation » d'*Au bonheur des dames*. M. Julien Duvivier, qui en était le metteur en scène adroit et dont la connaissance du métier cinématographique est absolue et très remarquable, écrivait à ce propos à mon rédacteur en chef qu'il y avait des zoiles qui se prenaient pour des aristarques (c'était pour moi), opinion que je ne discute nullement, mais il ajoutait que les héritiers de Zola avaient manifesté leur satisfaction au spectacle du film. Eh ! bien, cette approbation ne prouve rien. Et des auteurs très satisfaits peuvent eux-mêmes avoir tort, aussi bien quand ils récriminent que lorsqu'ils applaudissent.

On a un peu blâmé M. François Mauriac qui parla à l'Académie Française du cinéma. Pourtant, il a dit ceci : « Mais, hélas ! l'écran n'a tué le théâtre du Boulevard que pour le dépouiller de ses inventions les plus plates, pour les reprendre à son compte et pour en abrutir des foules sans cesse accrues. »

Je ne sais si le théâtre du boulevard et ses succédanés abrutissent les foules; ce qui est sûr, c'est qu'ils ne les élèvent pas et que le cinéma a en effet dépouillé la scène de ses inventions les plus plates. Seulement, il peut leur donner quelque style, mais est-ce suffisant ? Le plus... rigolo, c'est que ce sont les adaptations des œuvres les moins estimables que les auteurs dramatiques défendent avec le plus d'énergie. Ce sont eux qui, écrivant sur le cinéma, prônent la copie du théâtre et, ce faisant, se montrent ennemis et de la scène et de l'écran. Et ces gens, si fiers, si scrupuleux, ne voient jamais leurs pièces passer devant une censure, mais ne récriminent pas quand les adaptations de ces choses doivent être examinées par des fonctionnaires de tous les ministères et de la préfecture de police.

EN 1862, à Guernesey, un des plus grands génies français donnait l'ordre de publication en plusieurs langues d'une œuvre maîtresse : dont la première édition compta dix tonnes : *Les Misérables*. Ecrite dans l'époque généreuse et révoltée de l'exil, cette œuvre fut éditée dans de nombreux pays du monde, le même jour, à Paris, Londres, Rome, New-York. C'était la première fois qu'un ouvrage littéraire connaissait une vogue aussi prodigieuse.

Pour les esprits attachés à la France, qu'ils soient

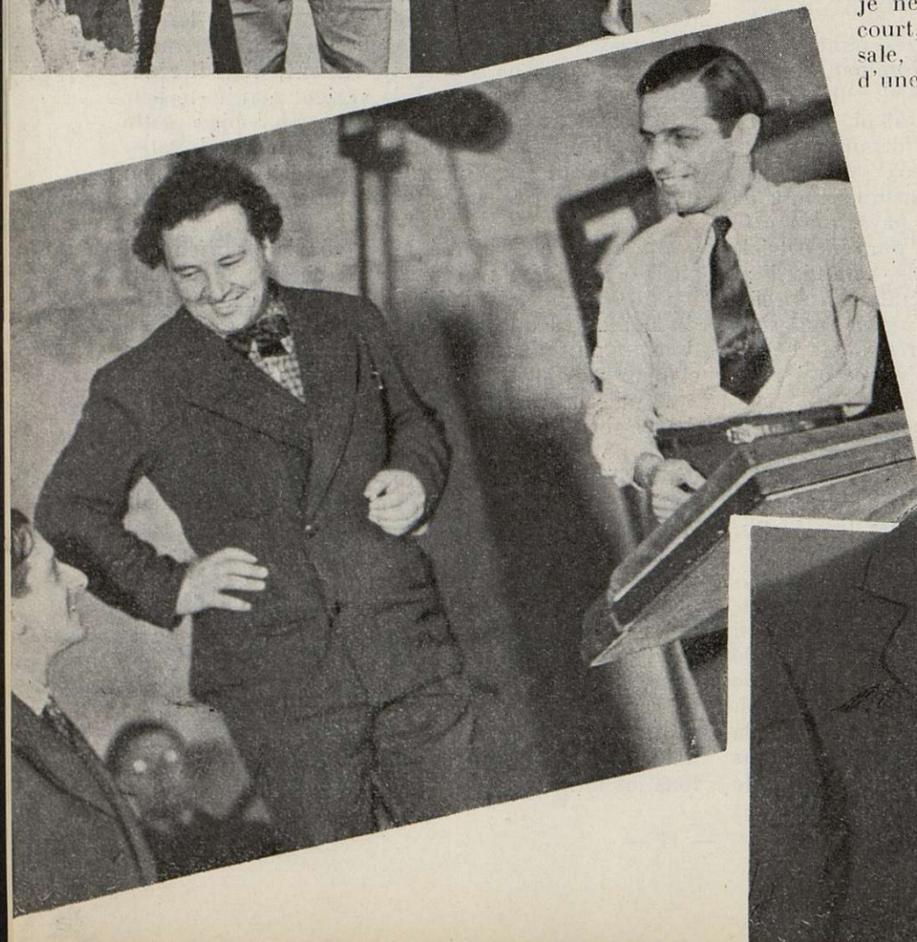
## Un effort LES MISÉRABLES

à deux mois de mer ou à quatre heures de Paris, il y avait dans ce livre une si puissante évocation d'humanité, grouillement d'êtres divers, dans la fermentation de la révolution de 1830, levée hallucinante de visages, de caractères, que l'on prenait à se plonger dans ces masses surgies du chaos littéraire une joie profonde. *Les Misérables* furent un « énorme succès de librairie ».

Le succès ne devait pas décroître avec les années. L'ère moderne est venue engloutissant bien des idées, révisant bien des valeurs, mais l'ouvrage magistral du père Hugo reste victorieux de l'oubli, de la mode, de la médiocrité. Il y a bien des gens qui ne connaissent Victor Hugo que par *Les Misérables*. Sachons-leur gré d'avoir abordé ainsi l'une de ses plus admirables créations.

Ce fut un de ces sujets captivants, attrayants, auxquels pensèrent, dès 1908, ceux qui alors s'occupaient de cinématographe. On « osa » toucher à ce monument. On n'hésita pas devant l'adaptation que les Hugolâtres trouvaient sacrilège. J'ai vu, avant la guerre, ces *Misérables* qui n'avaient rien de la fresque formidable, dont le cinéma de 1933 va nous doter. Mais je fus bien ému. Henry Krauss en était le héros — Jean Valjean sincère — et, pour l'époque, acteur singulièrement sobre et expressif.

On tourna une fois encore *Les Misérables* pendant la guerre. Et, il y a sept ou huit années, je ne peux mieux préciser, Henri Fescourt, lui aussi attiré par l'œuvre colossale, réalisa un film extraordinaire, d'une importance surprenante pour son



## considérable ...Torrent d'images et de pensées

temps, et dont les fervents du cinéma muet ont gardé le souvenir.

Des mois furent nécessaires pour la préparation, l'élaboration, l'exécution de ce long ouvrage. Gabrio joua de si robuste façon, de si émouvante manière qu'il en resta, de ce fait, célèbre.

La gloire qui rejaillit sur le réalisateur du film *Les Misérables* n'était que la juste récompense du labeur acharné auquel Fescourt se soumit. Une telle restitution a quelque chose de titanique. Et, en ce temps-là, le cinéma libre, agile, pouvait se mouvoir dans l'espace, se jouer des distances, et accomplir des tours de force. Muet, le cinéma jonglait avec les masses humaines, et précipitait figurants et acteurs dans une mêlée gigantesque... Le temps passe.

Bientôt, le parlant règne sur les studios. On a depuis des années appris à domestiquer ces pâles et froids engins qui captent si mystérieusement les bruits. La science, peu à peu, livre ses secrets. Pourtant, le metteur en scène si habile qu'il soit dans l'utilisation du micro n'explore ce nouveau domaine, le domaine sonore, que lentement, patiemment, pour en apprendre tous les détours. Tout cet attirail que les anciens réalisateurs de films à grande mise en scène ne connaissaient pas, la cabine du son, la girafe accompagnés de leurs « desservants », les ingénieurs et « soundmen » sont venus compliquer encore le travail de récréation d'un livre monumental. Ceux qui firent du muet et qui ont continué dans

Voici quelques instantanés pris pendant la réalisation des « Misérables ». On peut y reconnaître le réalisateur Raymond Bernard devisant soit avec ses interprètes principaux, soit avec André Lang (en bas), qui collabora au scénario, soit avec Honegger (à gauche); auteur de la partition qui accompagna ce film.



le parlant savent que je n'exagère rien, et que la mise en scène revêt souvent l'apparence d'un combat désespéré contre des forces invisibles, surnoises, maléfiques.

De plus, comme pour ajouter difficultés à difficultés, les techniciens ont perfectionné des procédés pourtant déjà si riches. On a repris le vieux système du chariot et l'on a adapté le « travelling » à tous les appareils : engins, machines, mécanismes compliqués dont le cinéma s'entoure dans ses laboratoires.



Lorsque Raymond Bernard décida de porter *Les Misérables* à l'écran, on eut un moment de stupeur. Passait encore, jadis, de réaliser ces grands ensembles humains dans le cadre du cinéma muet..., mais avec le parlant, c'était pure folie. Raymond Bernard s'entêta et s'attaqua à l'étude de son scénario. Aidé de l'écrivain André Lang dont la compétence cinématographique était déjà grande, Raymond Bernard passa des mois à bâtir son scénario qui, terminé, embrassait l'ensemble du livre, fragmenté en trois époques.

Pour tourner un ouvrage de cette taille, la prudence commandait des préparatifs minutieux. Aussi, quand à Joinville fut donné le premier tour de manivelle, le réalisateur savait-il que pas un mètre ne serait tourné qu'il n'ait mûrement étudié, que pas un rôle ne serait joué sans qu'il ait examiné différents comédiens avant que de l'attribuer à celui qui en était digne. Si j'ose risquer cette comparaison, le manuscrit « découpé cinématographiquement » était un vrai plan de bataille.

Ce fut, en effet, une bataille que cette lutte de Raymond Bernard et de ses collaborateurs contre tous les éléments qu'ils avaient à discipliner. Éléments humains, éléments matériels, et aussi les éléments imprévisibles, ceux de la nature, et ceux du hasard, tous s'enchevêtraient, se mêlaient, se contraignaient, se bouscullaient, dans le tumulte des ordres, et des coups, dans les bagarres, dans les ruées humaines.

Combien dura la réalisation des *Misérables*; depuis le premier mot inscrit sur la page blanche, jusqu'à la dernière image « écrite » sur la pellicule ? Des mois... une année...

Demandez à Bernard, à André Lang, au décorateur Berrier, aux opérateurs, et à tous les grands ou petits collaborateurs de cette vaste entreprise...



Un des prestigieux décors édités pour la réalisation des *Misérables*. Celui-ci sert de cadre à la fameuse scène où Cosette, terrifiée, va chercher de l'eau en forêt.

tous vous répondront : Je ne sais pas... le temps d'un rêve, et peut-être celui d'une existence.

*Le temps d'une existence.*

Je repense au mot si beau d'Harry Baur quand il parla à Bruxelles du film qu'il venait de terminer : « Je salue, dit-il, la maison Pathé-Natan qui n'a pas craint, à un moment où les commerçants du film ne pensent qu'à sauver leur baraque, de faire édifier une « cathédrale ».

Cet admirable mot définit ce film. C'est une cathédrale de l'image, un monument bâti avec ferveur, amour, espoir. Chacun a porté sa pierre, chacun a voulu que l'œuvre fut digne de sa source inspiratrice.

Maintenant, le film *Les Misérables* est achevé. Après des mois consacrés au scénario, des mois passés à le réaliser, d'autres mois furent employés au montage, au choix, à la mise en « rythmes divers » de ce monceau de pellicules.

Les noms de Harry Baur, Marguerite Moréno, Charles Dullin, Josseline Gaël, Max Dearly, Charles Vanel, Jean Servais, Vidalin, Odette Florelle, Orane Demazis, des petits Gaby Triquet et Emile Genevois, et d'Henry Krauss qui fait Mgr Myriel, sont groupés dans cette puissante animation d'un chef-d'œuvre immortel. Trois époques portent pour titre : *Une tempête sous un crâne*, *les Thénardières* et *Liberté, liberté chérie*. Elles contiennent, en synthèse, les fougueuses et émouvantes peintures d'un vieux monde brisant ses cadres étroits. Cas du livre transposé à l'écran, le thème multiple des *Misérables* aura ainsi trouvé son ultime consécration.

Attendons avec confiance cette œuvre cinématographique dont la densité humaine suffirait à combler une vie d'artiste.

JEAN VALDOIS.

## LE MARTYRE DE "L'ADAPTÉ"

par ANDRÉ ARMANDY

*En même temps que nous parvenait l'article de notre collaborateur Lucien Wahl, dans lequel il aborde avec sa verve coutumière la question de l'adaptation, tout au moins en ce qui concerne certains auteurs, M. André Armandy, le célèbre romancier dont plusieurs œuvres ont subi le... martyre de la transposition à l'écran, nous envoyait cet amusant papier. Il nous a paru intéressant de publier dans le même numéro deux opinions également autorisées, quoique sur bien des points différentes, laissant à nos lecteurs le soin de se faire une opinion... s'ils le peuvent.*

Vous avez écrit un roman. Afin d'en rendre le cadre plus réel, plus vraisemblable la fiction, vous en êtes allé chercher les données en de lointains pays. Vous l'avez émaillé de choses vues, de traits vécus. Vous en avez saisi les caractères sur le vif. Vous avez infusé le meilleur de vous-même aux scènes que vous y tracez. Vous le publiez. Le lecteur, par l'accueil qu'il y réserve, confirme votre sentiment.

Un jour, vous recevez la visite d'un monsieur qui, la bouche fleurie d'épithètes dithyrambiques, ne tarit point d'éloges sur votre nouveau-né. Tout, en l'action de ce roman, le prédestine, selon lui, à une adaptation cinématographique de grand style. Le découpage en est tout tracé : il n'est que d'en suivre les scènes. Quant au dialogue, il n'hésite point à taxer de vandalisme la seule pensée d'y modifier l'emplacement d'une virgule. Ce panégyrique

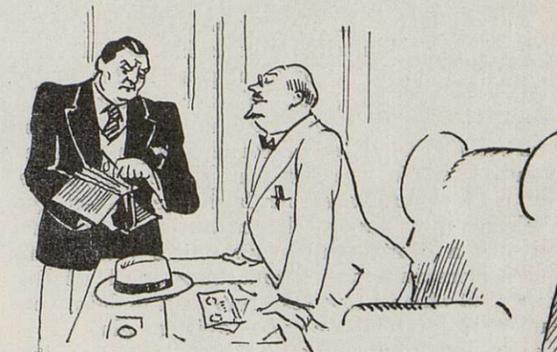


Un jour, vous recevez la visite d'un monsieur qui, la bouche fleurie d'épithètes dithyrambiques...

s'achève par une demande de cession des droits d'adaptation d'une œuvre appelée, selon lui, à révolutionner le monde de l'écran.

Confus, ému, vous énoncez un chiffre. Il en énonce un autre, dont la modicité semble s'inspirer d'assez loin de la valeur qu'il dit attacher à l'œuvre. Vous vous en étonnez. Il vous cite des faits qui tendent à prouver que tous les « producteurs » sont autant de mécènes sacrifiant leur fortune

à ce ruineux apostolat qui a pour but de procurer au peuple ce pain de l'esprit hebdomadaire qu'est devenu le cinéma. Vous vous laissez toucher. Vos chiffres se rapprochent et finissent par se confondre. Vous pouvez désormais tenir l'affaire pour conclue. Du moins n'en saurait-il être autrement, au dire de votre visiteur, si vous lui consentez une option qui, en lui concédant des droits exclusifs sur votre



Vous revoyez ce monsieur si aimable. Il l'est moins, car il a l'argent...

œuvre, lui donne le loisir de réunir les capitaux indispensables à la produire.

Vous vous laissez tenter. Vous lui consentez cette option. Des semaines s'écoulent. Neuf fois sur dix, la « réalisation » se borne à ces préliminaires. La dixième fois — tout arrive — les pourparlers aboutissent.

Vous revoyez ce monsieur si aimable. Il l'est moins, car il a l'argent — du moins, il en tient la promesse. — Il vous énonce les conditions auxquelles « son groupe » l'a autorisé à traiter. Le prix, que vous croyiez acquis, peut y être remis en question. La somme dûment arrêtée, il ne vous reste plus qu'à prendre acte des échéances. Longue est l'échelle de celles-ci, ses échelons largement espacés; mais il arrive qu'un premier versement y soit envisagé comptant. Il dépasse rarement le dixième du prix global; mais n'est-il point la garantie que le solde sera payé ? Mis en confiance, vous prenez connaissance du traité.

Le traité vous surprend. Certaines clauses vous inquiètent. Pourquoi, si l'on tient votre œuvre pour éminemment adaptable, se vouloir réserver le droit d'y tout changer sous prétexte d'adaptation ? On vous rassure : ce n'est qu'une formule. Le renom du réalisateur, l'admiration profonde qu'il nourrit pour votre œuvre, ne vous sont-ils pas de sûrs garants de la fidélité de son adaptation ? Vous signez.

Vous signez et, désormais, commence votre martyre. Cette œuvre que vous avez engendrée, vous en êtes dépossédé. Un praticien, que vous vous complaisez à considérer comme habile, mais dont instinctivement vous appréhendez les ciseaux, va la

dépecer en morceaux pour la reconstruire à sa guise. Vous souhaiteriez le guider dans cette délicate opération, lui désigner les fibres essentielles auxquelles il ne faut point toucher, juger de la nécessité des greffes, participer à la suture.

Vous attendez. Des semaines s'écoulent, durant lesquelles vous n'entendez parler de rien. Vous tentez de vous rassurer : l'adaptateur aura sans doute préféré soumettre à votre correction un texte mûrement travaillé. Logiquement, il vous paraît invraisemblable qu'on tienne votre avis pour négligeable quand il s'agit de la matérialisation d'une œuvre née de votre esprit.

Des mois s'ajoutent aux semaines. Un jour, par un communiqué de presse où il n'est plus question que de « la nouvelle œuvre tant attendue de X... » — X... est le réalisateur — vous apprenez qu'on tourne dans un lointain studio le film tiré de votre roman. Ni pour le scénario, ni pour le découpage, ni pour les dialogues, vous n'avez été consulté.

Vous sursautez. Le communiqué donne les noms des artistes engagés pour incarner vos personnages. Aucun de ceux-là ne répond, ni par le type, ni par l'âge, à l'idée que vous vous faisiez de ceux-ci. Que va-t-il advenir d'une telle confusion ? Peut-être serait-il bon d'intervenir. Vous relisez votre traité. Et c'est alors que vous y remarquez que le réalisateur s'y est réservé tous les droits. Un malaise vous prend qui, désormais, ne vous quittera plus.

Les communiqués pleuvent, et la presse leur accorde une large hospitalité. Les moindres faits et gestes des vedettes du film y sont savamment exploités, les moindres mots du réalisateur précieusement montés en épingle en vue d'une publicité prémonitoire. Du roman, il n'est plus question, et moins encore de son auteur.

Vous entourant de circonlocutions, vous écrivez au réalisateur pour lui faire part, timidement, du vif désir que vous auriez de « visionner » le film avant que n'en soit arrêtée la formule définitive. Il vous répond — six semaines après — que le film achevé est en cours de montage et que, tout naturellement, vous serez le premier admis à en juger.

Vous l'êtes... en compagnie de deux cents courriéristes, la veille de la présentation publique dont les journaux vous auront informé. Le chef-d'œuvre vous est présenté sous sa forme *ne varietur*. Et, dès la première bobine, vous éprouvez le sourd lancinement d'un progressant malentendu.

Voyons !... Pourtant, ce titre est bien le vôtre. Le réalisateur a même poussé la magnanimité — il est vrai que le traité l'y invitait — jusqu'à le faire suivre de la mention « inspiré du roman de... » *Inspiré ?... Pourquoi inspiré ?... S'il est des bonnes inspirations, il en est aussi des mauvaises. De quelle qualité aura été la sienne ?*

Hélas !... Une heure durant, vous restez cramponné à votre fauteuil, les dents serrées sur les interjections qui vous montent à la gorge. Ne rien dire, ne pas broncher, *rester poli* : et c'est le plus dur du supplice. De cette action que vous vous étiez ingénié à charpenter solidement, il ne reste plus que des ruines. De ce dialogue dont vous aviez soigneusement écarté les clichés, vous ne reconnaissez plus rien. Ni l'âge, ni le caractère des personnages n'ont été respectés. D'aucuns, dont vous considérez le rôle

comme essentiel, ont été retranchés; d'autres ajoutés, dont vous ignorez tout. Ni dans la succession des scènes, ni dans les scènes elles-mêmes, vous ne retrouvez rien de votre version primitive. Hébété, ulcéré, vous avez l'impression d'errer dans un chantier de démolition à la recherche des épaves de ce qui fut jadis votre œuvre.

Encore si le « réalisateur » s'était borné à détruire; mais il a reconstruit suivant ses conceptions de la dramaturgie et ses notions de l'esthétique. Que l'action de votre roman se passe au Groënland, sur le mont Everest ou dans la lune, il y introduira, parce qu'elle est classique, une scène dans une boîte de nuit. Que votre héroïne soit muette, il insérera dans le film une scène rétrospective pour lui permettre de caser les couplets d'une chansonnette. Si les studios comportent une piscine, dût-il créer pour l'y plonger une sultane, il y introduira l'inévitable bain. Et s'ils comportent en sus une ménagerie, il ne saurait moins faire qu'adjoindre un fauve familier au boudoir de votre héroïne. Car ce sont là les condiments rituels qui, d'un vulgaire roman, font une « production artistique ».

Il pourra même vous arriver — le cas s'est vu — d'éprouver devant une scène présumée de son cru une vague réminiscence. Le mécanisme de cette scène, sa progression, sa répartition finale ?... Mais oui ! la scène est bien de vous. Seulement elle a été empruntée à un autre de vos romans. Si décevant que soit le résultat de cette greffe, vous n'en pouvez qu'être flatté, car elle vous prouve à quel degré votre adaptateur peut pousser l'admiration pour les produits de votre plume.

Et quand vous aurez assisté, du strapontin qu'on vous aura généreusement octroyé au cinquième rang de l'orchestre, au gala de présentation; quand vous aurez revu l'« œuvre définitive », que vous vous serez pénétré de l'irréparable désagrégation de la vôtre; que vous aurez subi, en silence et crispé, les réflexions de vos voisins et, plus pénibles encore, les compliments de vos amis navrés; lorsque vous rentrerez chez vous, écœuré jusqu'à la nausée, révolté jusqu'à la souffrance de l'incompréhension du brillant cinéaste, il vous restera à connaître l'opinion de la critique.

Pour les uns, ceux qui louent parce qu'ils ont des raisons de louer, le film seul existe; point n'est fait mention du roman. Pour les autres, ceux qui blâment parce qu'ils n'ont point les raisons des premiers, le roman qu'ils ignorent est enveloppé dans la réprobation du film. Mais il pourra vous arriver d'avoir une rare consolation : celle de lire l'opinion de ceux qui, ayant tout ensemble lu le roman et vu le film, et n'étant par ailleurs guidés par aucune préoccupation publicitaire, confronteront et discrimineront.

Des jours durant, vous couvrez votre rancœur. Le temps l'atténuera. Un jour viendra où, la philosophie aidant, vous vous direz que c'est en somme très gentil à ce monsieur de vous avoir proposé de l'argent pour tourner une œuvre de lui. Et, ce jour-là, vous recevrez de lui une lettre infiniment aimable où il invoquera la crise pour vous prier de reculer de six mois l'échéance des traites qui vous restent à encaisser.

# MAE WEST



**LA FEMME QUI FAIT FUREUR**  
L'inoubliable « Lady Lou » nous apporte aujourd'hui son second film : JE NE SUIS PAS UN ANGE. Cette nouvelle création de l'extraordinaire artiste dépasse encore la précédente en puissance, en charme, en esprit.  
**MAE WEST**, qui est aujourd'hui l'égale de Marlène Diétrich ou de Sylvia Sidney, est sous contrat pour 4 ans à Paramount.



# LEOPOLD LE BIEN AIME



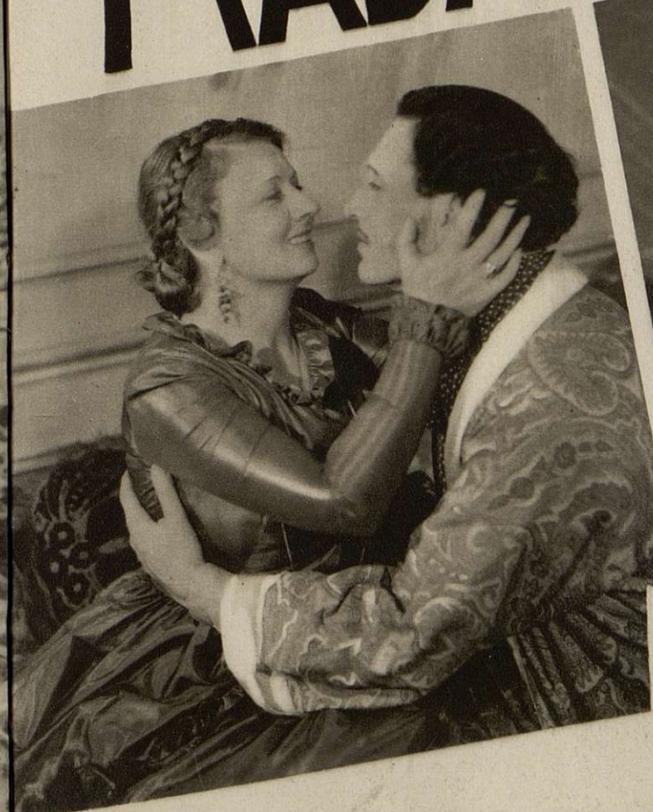
Marcel Pagnol présente ce film de Jean Sarment, réalisé par Charles Brun et interprété par JEAN ARMENT, MARGUERITE VALMOND, MARCEL ANDRE, JANE LORY, PIERRE FEUILLERE, ARIELLE et MICHEL SIMON.



Tandis qu'il pleut et gèle à Paris, le soleil brille sur les plages de Californie, où l'on prend des bains de soleil. Ce merveilleux climat n'est-il pas une des causes de la bonne humeur des artistes d'outre-Atlantique ? (Photo M.G.M.).



# MADAME BOVARY

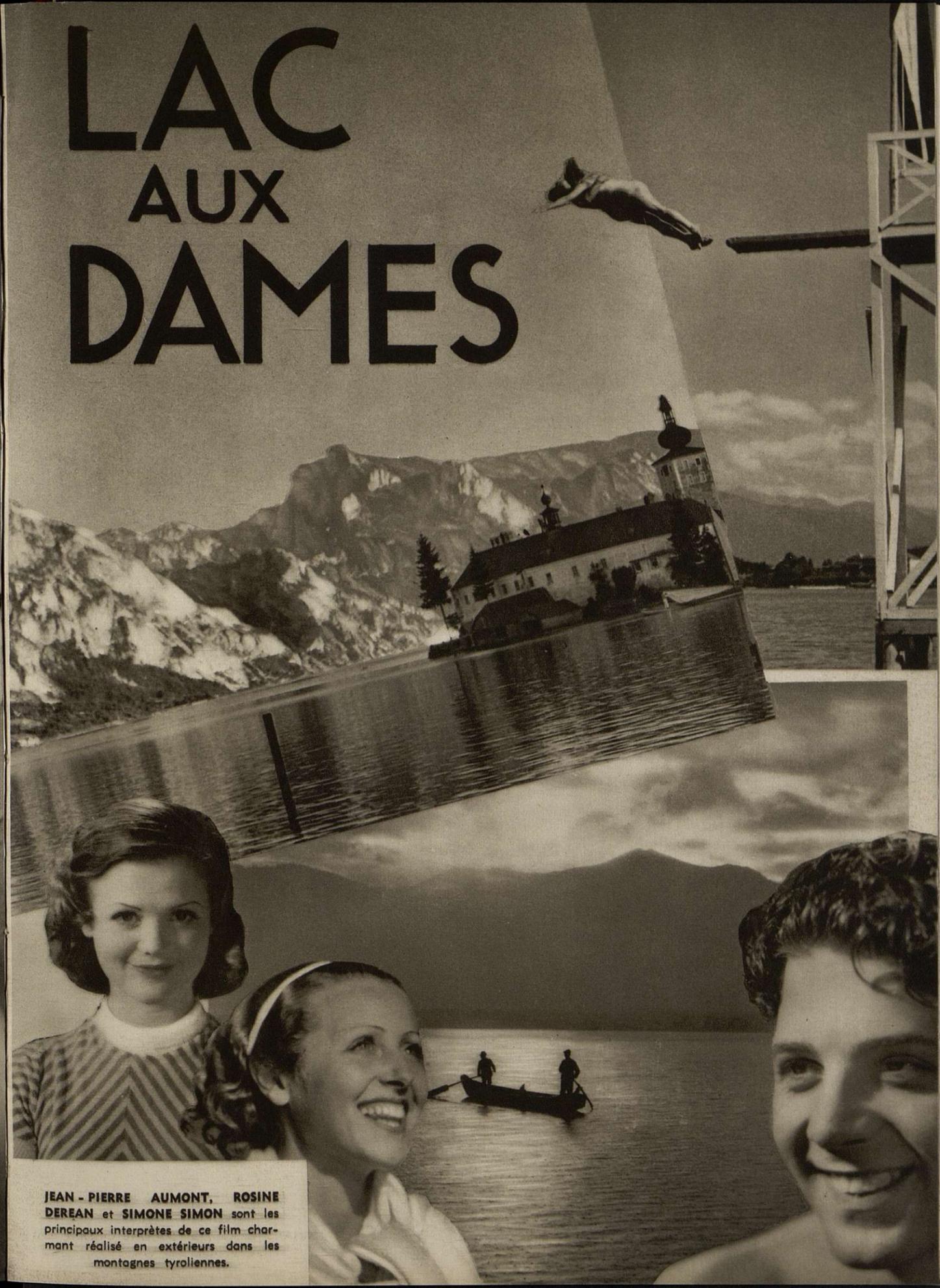


Le Ciné-Opéra a retenu en exclusivité ce film réalisé par **Jean Renoir**, d'après l'œuvre de **Gustave Flaubert**. **VALENTINE TESSIER** est Emma Bovary; **MAX DEARLY**, M. Homais; **PIERRE RENOIR**, Charles Bovary; **DANIEL LECOURTOIS**, Léon, et **FERNAND FABRE**, Rodolphe. (Production N.S.F. Edition C.I.D.).



FERNAND GRAVEY et JEANINE CRISPIN dans  
LA GUERRE DES VALSES.

# LAC AUX DAMES



JEAN-PIERRE AUMONT, ROSINE  
DEREAN et SIMONE SIMON sont les  
principaux interprètes de ce film char-  
mant réalisé en extérieurs dans les  
montagnes tyroliennes.



# BELLE DENUIT



C.F.F.A. présente **VERA KORENE** dans cette comédie dramatique réalisée par **Louis Valray**, d'après l'œuvre de **Pierre Wolff**.  
**PAUL BERNARD, AIMÉ CLARIOND, NICOLE MARTEL, CH. DUMESNIL, GERMAINE BRIERE, MARG. MERENTIÉ** interprètent les autres rôles principaux de cette production « Metropa-Film », dont **E.-A. Algoxy** fut le directeur de production.



Nous allons revoir **MAURICE CHEVALIER** dans un nouveau film parlé en français : « L'AMOUR GUIDE », réalisé par **Norman Taurog**. **JACQUELINE FRANCELL**, avec qui il est ici représenté, et **MARCEL VALLEE**, sont ses remarquables partenaires dans ce film Paramount, dont **Jean Boyer** signa l'adaptation et le dialogue, et **Ralph Reinger** la musique.



G.F.F.A. vient de présenter en exclusivité, au Gaumont-Palace, et avec le plus vif succès, cette production S.A.C.I.C., réalisée par Pierre Billon, d'après la comédie de Léopold Marchand et Georges Dolley. **ARMAND BERNARD**, avec **PAULETTE DUBOST** et **CHARLES DESCHAMPS**, **GOUPIL**, **GABY BASSET**, **MAURICE REMY** et **ANDRE BURGÈRE** et **ANNIE DUCAUX** en interprètent les rôles principaux. Musique d'Oberfeld. Directeur artistique : **A. Chemel**. Directeur de production : **C. Stengel**.

# CE QUE FEMME RÊVE



( WAS FRAUEN TRAUMEN )

**GUSTAV FROELICH** et **NORA GREGOR** sont les parfaits interprètes de cette comédie policière d'une formule tout à fait neuve, et qu'accompagne une musique originale de **Robert Stolz**. Mise en scène de **G. de Bolvary**. (Edition : Films Albert Lauzin).

# CAPRICE DE PRINCESSE



**MARIE BELL, ALBERT PREJEAN et ARMAND BERNARD** interprètent cette délicieuse comédie réalisée par **Ch. Hartl** — collaboration artistique : **H.-G. Clouzot** — d'après un scénario de **Louis Verneuil** et **Ch. Hartl**.

La musique est de **Ralph Benatzky**, les lyrics de **Jacques Bousquet, H.-G. Clouzot** et **A. Mauprey**. La distribution, outre les trois vedettes déjà citées, comprend les noms de **ROGER DANN, GUY SLOUX, GASTON MAUGER, BILL BOCKETS, GERMAINE ROGER, SINOËL, GASTON JACQUET**.

(Production Rabinovitch-Pressburger. Film Ciné-Alliance de la U.F.A. Editions A.C.E.).



**JEANNE HARLOW** qui, après avoir battu le record du « blond platine », tente de s'attribuer celui de divorces. (Photo M.G.M.).



**La petite CHARLOTTE HENRY**

Cette adorable enfant fait ses débuts à l'écran, pour Paramount, dans ALICE AU PAYS DES MERVEILLES. Ce film, tiré du célèbre conte de fées de Lewis Carroll, remporte actuellement un immense succès à New-York et à Londres, et sera bientôt présenté à Paris, qui l'attend avec une intense curiosité.

## NOS CONCOURS

### Le Jeu des Portraits (voir nos numéros de novembre et de décembre)

#### LISTE DES CINQUANTE LAURÉATS :

M<sup>mes</sup> HENRIETTE D'CRICI (Perpignan, P.-O.); VANNA BALENSI (Constatine, Algérie); GERMAINE BARBIER (Paris-13<sup>e</sup>); BARTHELEMY SIMONE FLÉNU (Mons, Belgique); RAYMONDE BOHLE (Le Perreux, Seine); DANIEL MONJOUR (Vincennes, Seine); ANDRÉE CABOSSEL (Paris-4<sup>e</sup>); SIMONE CHRISTMANN (Perpignan, P.-O.); COLETTE CORBIERRE (Paris-6<sup>e</sup>); G. DAGROU (Rosny-sous-Bois, Seine); DANÉ (Pau, B.-P.); PAULETTE DELHOMNE, Paris); SUZANNE DIÉNY (Héricourt, Hte.-saône); ANDRÉE LURIEUX (Vanves, Seine); MARCELLE LURISCH (Paris-15<sup>e</sup>); ERRARD (Pré-Saint-Gervais, Seine); GABRIELLE SSOFFIER (Vaucluse); JOUBERT FABIENNE (Lyon, Rhône); SIMONE FOURNEAU (Bourges, Cher); DENISE GONTIER (Paris-5<sup>e</sup>); JULIETTE GALICHET (Paris); MARCEL GOSSELIN (Paris-14<sup>e</sup>); HARRIBY (Aiguillon, Lot-et-Garonne); Y. LAURIAU (Bordeaux, Gironde); MARGUERITE LEBRUN (Asnières, Seine); JACQUELINE F. LEBRUN (Paris-13<sup>e</sup>); ELISABETH LEDENT (Paris-9<sup>e</sup>); YVONNE LEENEN (Rockellerg, Bruxelles); FRANÇOISE LESHOUSSART (Caen, Calvados); HENRI LESNÉ (Brest, Finistère); YVONNE MARX (Fère-en-Tardenois, Aisne); MARIETTE MATHIEU (Etterbeck-Bruxelles, Belgique); MARIE-THÉRÈSE MOREAU (Paris-6<sup>e</sup>); VALENTINE OLIVIER (Paris-15<sup>e</sup>); PAULE PARIS (Charleville, Ardennes); RAY MARCELLE (Le Coteau, Loire); HUGUETTE RENARD (Berck-Plage, Pas-de-Calais); CHRISTIANE SIMON (Paris-8<sup>e</sup>); THONNERIEUX LUCIENNE (Paris-14<sup>e</sup>); YVONNE NEGIONI (Alger); ALICE GACHET (Lyon).  
MM. ANDRÉ BERTON (Colombes, Seine); LOUIS DOAT (Montauban, Tarn-et-Garonne); PIERRE DUVAL (Paris-8<sup>e</sup>); MAURICE FUSTIER (Nîmes, Gard); GASTON HENRY (Toul, Meurthe-et-Moselle); PRUNÈS (Paris-19<sup>e</sup>); HENRI LEGROUX (Le Perreux, Seine).  
Chacun de ces lauréats recevra sur sa demande accompagnée de 1 fr. en timbres-poste pour frais d'envoi, 5 magnifiques portraits d'artistes.

## CONCOURS DU VISAGE PARFAIT

#### RÉSULTAT DU CONCOURS

La majorité de nos lecteurs s'est déclarée en faveur de :

- |  |   |
|--|---|
| 1 <sup>o</sup> LE FRONT : GRETA GARBO. | 4 <sup>o</sup> LA BOUCHE : FLORELLE.              |
| 2 <sup>o</sup> LES YEUX : MARIE BELL.  | 5 <sup>o</sup> LE MENTON : NORMA SHEARER.         |
| 3 <sup>o</sup> LE NEZ : BRIGITTE HELM. | 6 <sup>o</sup> LA FORME DU VISAGE : KATE DE NAGY. |

La liste idéale nous a été donnée par 17 concurrents.

Nous publierons dans notre numéro de février la liste des 50 lauréats.

## CONCOURS DES MEILLEURES CRITIQUES

CINÉ-MAGAZINE organisa déjà avec un gros succès, en 1929, un concours des meilleures critiques. Il ne s'agissait alors que du film muet. Depuis, les connaissances cinématographiques de nos lecteurs se sont certainement augmentées et nous avons pensé les intéresser en faisant appel à nouveau à leurs dons de critiques.

Ils trouveront ci-dessous une liste de dix films dans laquelle ils choisiront un film dont ils nous enverront une critique. Celle-ci devra nous parvenir, avant le 3 février, accompagnée du bon de concours qu'ils trouveront en page 48.

Nous retiendrons les dix critiques que nous jugerons les meilleures et les insérerons dans notre numéro du 15 février. Nous ferons une deuxième fois appel à nos lecteurs en leur demandant de classer ces critiques selon leur préférence. Un classement idéal sera alors constitué.

Chaque critique insérée **RECEVRA UN PRIX DE 100 FR.** De nombreux cadeaux seront offerts aux cinquante lecteurs qui auront donné les classements se rapprochant le plus de la liste idéale.

Liste des dix films que nos lecteurs peuvent critiquer :

POIL DE CAROTTE — LES DEUX ORPHELINES — LES GAÏETÉS DE L'ESCADRON  
TOPAZE — MOI ET L'IMPÉRATRICE — MARIUS — GRAND HOTEL  
L'ATLANDIDE (de PABST) — L'HOMME A L'HISPANO — TOUT POUR L'AMOUR

N.-B. — Rappelons que chaque bon de concours ne donne droit qu'à une critique et que celle-ci ne devra en aucun cas dépasser les limites d'un côté de carte postale ordinaire (environ 20 lignes).

Nous publierons dans notre prochain numéro des renseignements complémentaires sur les modalités de la deuxième partie de notre concours, la première partie étant dotée des dix prix de 100 francs destinés à récompenser les auteurs des dix critiques qui paraîtront dans le prochain numéro de Ciné-Magazine.

**DÉCOUPER NOTRE BON DE CONCOURS EN PAGE 48**

# Je n'suis pas un ange

« Venez voir la femme-serpent, la femme en caoutchouc ! Elle sait danser comme aucune autre femme au monde ne sait danser ! Entrez, messieurs, la femme-serpent veut danser pour vous. Vous ne l'oublierez plus, jamais, après l'avoir vue. C'est une attraction extraordinaire... Entrez, messieurs, venez voir la femme-serpent... la femme-serpent... »

Tous les soirs Tira entend le même boniment, de la voix un peu grasse de son manager Barton, à la porte du cirque.

Les badauds, sous la lumière crue des réflecteurs, essaient de s'imaginer, derrière le rideau qui masque l'entrée de la salle, le corps extraordinaire de cette femme qu'il leur sera permis de voir pour quelques cents. Puis ils se décident à entrer, un à un d'abord,

par groupes ensuite, comme un troupeau. Et maintenant Tira est devant eux. Ses talents n'ont rien de sensationnel. Des femmes-serpent comme elle, quoi qu'en ait dit Barton, il y en a des centaines en Amérique. Avec un peu de souplesse, il n'est pas sorcier de faire onduler ses hanches et son torse aussi bien qu'elle...

Aussi bien qu'elle ? Ce n'est pas si sûr ? Est-il possible aussi d'avoir ce sourire adorable, aguichant et prometteur ? Cette sorte de lassitude et d'ardeur qui fait courir des frissons dans la peau, donne



envie de rester et de s'enfuir ?...

Non. Tira est unique et... elle le sait. Le nombre des hommes qui sont fous d'elle, il lui serait difficile de le savoir exactement, mais ce qu'elle sait bien, c'est qu'elle n'a qu'à paraître pour que tous les regards s'allument, pour que d'un signe on lui fasse savoir qu'on voudrait la revoir.

Tira d'ailleurs n'est pas cruelle. Elle n'en est pas non plus à compter le nombre des faveurs accordées, encore

qu'une petite exposition de photos lui rappelle assez clairement que la fidélité n'est pas sa qualité première.

Slick, un acrobate de la troupe, se croit néanmoins autorisé à lui reprocher ses fantaisies. L'ancienneté sans doute — il fut peut-être son premier amour — l'amour, un peu, et l'intérêt, beaucoup, le font s'accrocher à ses pas, surveiller ses rencontres.

Mais Tira n'est pas femme à supporter une entrave. Elle n'habite plus le cirque et préfère avoir une chambre à l'hôtel. Son bon vouloir, sa nonchalance, ses lubies, seules, la guident.

Ainsi ce soir, vient-elle de refuser d'entrer dans la cage aux lions comme il est prévu sur le programme après son numéro de danse. Barton s'en montre assez fâché. C'est ainsi que l'on déçoit le public et qu'il ne revient plus.

— Toi, ma petite, le jour où tu me demanderas un service...

Tira reste impassible, elle est fixée sur ce qu'il y a à attendre des hommes.

— Accepte toujours et ne donne jamais rien, répète-t-elle souvent à une petite collègue du cirque.

C'est bien sa devise. Tous les hommes s'y laissent prendre. Effectivement, Tira n'a jamais rien donné d'elle-même. Le cœur n'est pas fait pour les autres, mais bien pour s'aimer soi-même.

Tira est très superstitieuse. Le « fakir » du cirque lui a tiré son horoscope. Il a plusieurs pages... Ce n'est pas étonnant... Les rencontres tiennent une grande place dans la vie de Tira, et selon que le monsieur en question a les yeux gris, bleus ou verts, toute sa destinée peut changer...

Donc, ce soir-là, Tira avait refusé d'entrer dans la cage aux lions et bien lui en avait pris, car c'était, paraît-il, un soir fatal pour elle (d'après l'horoscope).



Elle avait hâte d'ailleurs, de quitter le cirque, car un nouvel adorateur lui avait demandé un rendez-vous et elle le lui avait accordé, chez elle, dans sa nouvelle chambre, à l'hôtel.

Qu'allait-elle pouvoir obtenir de celui-là ? Quel gros chèque ou quel bijou ? L'homme a un portefeuille bien rempli, un gros diamant au doigt... c'est plus facile ainsi d'être gentille...

La soirée ne s'annonce pas mal !

Mais quel fâcheux, quel trouble-fête soudain vient frapper à la porte ? Ce n'est que Slick qui a suivi Tira et ne prétend pas la laisser passer la nuit avec cet homme. Il ne paraît pas être en humeur de rire, mais l'autre riposte. Une courte lutte s'ensuit et voici l'amant éventuel sans connaissance sur le tapis. Serait-il mort ?

Tira ne veut pas avoir d'ennuis.

— Tu me mets dans de beaux draps, dit-elle à Slick, et qu'avais-tu besoin de te mêler de mes affaires ?



Le corps, dans tous les cas, ne peut pas rester dans la chambre. Sans être vu, Slick parvient à le glisser jusque dans le couloir, non sans avoir subtilisé la bague de prix qui encercle un doigt inerte.

L'homme, pourtant, n'est qu'évanoui et il reprend ses sens pour dire à la police qu'il reconnaîtrait parfaitement son agresseur.

Dès le lendemain, Slick est arrêté. Il en aura pour six mois de tôle. Pour ne pas être inquiétée, Tira est prête à donner l'argent nécessaire, mais il lui faudra une assez grosse somme et... elle ne l'a pas.

Ah ! Si Barton pouvait au moins la lui avancer.

Mais tout à sa rancune du refus de Tira d'entrer chez les lions, le manager ne veut rien faire pour elle. Elle insiste pourtant...

— Vous pouvez bien m'avancer cet argent, Barton ?

— Que fais-tu pour moi, quand je te le demande ?

— C'est à cause des lions que vous dites ça ?

— Peut-être !...

— Comme c'est malin ! Mais, j'y entrerais quand vous voudrez dans la cage et je mettrai ma tête dans la gueule des lions, si ça vous fait plaisir...

— Dans la gueule... ?

La pauvre Tira est prise au mot.

Elle a l'argent, mais quel numéro sensationnel en perspective pour Barton ! Une femme qui met sa tête dans la gueule du

lion, cela vaut un prix fou ! Il s'empresse de vendre ce numéro unique au plus grand music-hall de New-York !

Tira devient célèbre, car elle est maintenant une grande vedette. Ce ne sont pas des hommes en casquette, des petits boutiquiers, des types du milieu qui viennent l'applaudir, mais un public de messieurs en habit et de femmes élégantes.

— C'est bien dommage que je n'aie qu'une tête, car s'il lui arrivait malheur, pense Tira, qui n'affronte pas chaque soir sans une certaine appréhension, la machoire armée de crocs et l'haleine fumante du lion César !

Il est vrai que l'horoscope ne lui a rien prédit de fâcheux, au contraire... Il est écrit sur ses feuillets que la fortune continuera même à lui sourire sous les traits d'un homme aux yeux marrons...

Est-ce ce joli garçon qui a demandé ce soir, avec tout un groupe d'amis, à lui être présenté ?

Malgré la jalousie d'une fiancée fort éprise, il n'a pas hésité à revenir la voir, seul, dans sa loge, à lui promettre des choses magnifiques...

Dès le lendemain ce sont de splendides cadeaux accompagnés d'une carte, toujours la même : J. M. Clayton.

Clayton ! sera-ce vraiment lui l'homme de sa vie ? La liaison est, en tous cas, charmante, mais Tira y trouve-t-elle d'autres charmes que celui d'être comblée de présents et celui de jouer un jeu dangereux ? La fiancée de Clayton n'est pas prête en effet à abandonner la partie et Tira doit subir sa visite, affronter ses colères, recevoir ses paroles cinquantales.

L'amour vaut-il vraiment la peine qu'on se donne tant de mal ?

(Voir suite page 41.)



## SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

### On raconte...

Lee Tracy a créé un incident international, en... remplissant le besoin naturel d'un homme presque ivre-mort... sur la tête d'un défilé militaire à Mexico, quand on y tournait *Viva Villa*. Sur recommandation de l'organisation Hays, M. G. M. a résilié son contrat. Mais Tracy est populaire. Paramount a voulu le signer pour *The Baby in the Icebox* (Le bébé dans la glacière — titre incroyable, mais vrai !). Une influence occulte annula le contrat déjà prêt à signer. Il est possible que Lee Tracy ne puisse plus jamais travailler à Hollywood...

Quant à *Viva Villa*, après l'incident Tracy, on le remplaça par Stuart Erwin ; mais on a aussi remplacé le metteur en scène et presque tous les autres interprètes. Le film sera tourné au studio de Culver City, au lieu d'être fait en extérieurs au Mexique. Mais on n'en parle plus, de ce film. Il se pourrait qu'on l'abandonnât entièrement, après la coûteuse randonnée d'extérieurs...

Sally Rand, la danseuse nue, s'est fâchée dès son premier rôle à Hollywood. On voulait abrégé sa danse et allonger son costume... Il ne restait donc plus rien de sensationnel... Elle quitta le studio, furieuse... Mais on lui promit une scène spéciale avec la vedette, George Raft... et elle a repris sa place dans *Boléro*.

Pert Kelton, la jolie artiste de Broadway, que le cinéma découvrit dans *Bowery*, lance une nouvelle mode. Elle fume la pipe en public — une gentille petite pipe, raffinée et très féminine. Pert nous assure que 1934 verra toutes les femmes adopter la pipe, plus économique et plus satisfaisante que la cigarette !

G. W. Pabst, le metteur en scène allemand, réalise *A Modern Hero* avec Richard Barthelmess. Très consciencieux, Pabst insiste pour que Dick mange un bifteck complet au cours d'une scène. Et, quand on l'a tournée pour la troisième fois, Barthelmess fait : — Ce film ne s'intitulera pas « Un héros moderne », mais « Un martyr moderne »...

Les studios cherchent à économiser en coupant le temps que prend la réalisation des films. Voici un metteur en scène qui y va plus fort encore que les chefs de production : c'est Mervyn Le Roy, qui réalisa *Heat Lightning* (Eclairs de chaleur), en un temps-record, avec huit jours d'avance sur le temps qu'on lui accordait, afin de pouvoir fréter un avion pour retrouver à New-York sa fiancée avant Noël et passer avec elle les fêtes. Le mariage en a eu lieu le 3 janvier.

Baby Le Roy fait du tempérament... Dans *Miss Fane's Baby*, on le dota d'une nursery modèle, où il avait tous les jouets qu'il pouvait désirer. Mais quand

il fallait le changer de décor — ça, c'était difficile. Il manqua de casser les micros avec ses cris. Seule, Dorothea Wieck, sa maman à l'écran, réussit à le calmer... Autre difficulté, Jack La Rue, qui l'enlève dans le film, a laissé pousser huit jours sa barbe pour avoir un air terrifiant, mais, au lieu de s'en effrayer, Le Roy trouve ça rigolo...



Ramon Novarro, entouré de Dolorès del Rio et de Lupe Velez, attend le moment d'entrer en scène. Ces trois artistes prêtèrent, en effet, leur concours à l'occasion d'une fête de charité organisée à Hollywood et présentèrent un sketch fort réussi.

George Raft vient de prendre une série de leçons de taumachie, sous la direction du champion mexicain Pepe Ortiz. Les leçons avaient lieu au lever du soleil... sur le toit de la maison d'appartements qu'habite Mae West. Et c'est Lady Lou qui en fut marrie...

Que fera Charles Chaplin ? Un nouveau film où il restera silencieux ?...

En attendant, il a fait installer le son dans ses studios, et on dit diversement qu'il tournera soit *L'opinion publique*, version parlante, avec Menjou dans son rôle de muet, et Paulette Goddard (Mrs. Chaplin) dans le rôle d'Edna Purviance ; soit *Le gosse*, version parlante, avec Paulette Goddard, jouant une fillette du pavé, et remplaçant Jackie Coogan ; soit, enfin, une version parlante ou sonore de *Charlot soldat*...

Quand on vient de se marier, on ne peut pas embrasser avec conviction un autre que son époux — telle est l'opinion de Frances Dee, qui se plaint de ne pouvoir adéquatement s'abandonner dans les bras de Gene Raymond, dans leur nouveau film, à force de penser à

son mari, Joel McCrea. Mais comme les dirigeants du studio ont décidé que ce ne serait pas intelligent de mettre Frances et Joel dans le même film, la petite star va être forcée de se faire une raison. Après tout, elle verra toujours Joel à la maison, même si elle en est séparée au studio... On ne peut pas tout demander...

Les hommes préfèrent les blondes, disait Anita Loos. Jesse Lasky croit qu'ils préfèrent les rousses. La raison ? Eh bien ! Lasky a débuté comme impresario d'un sketch de music-hall, *Les rousses de Lasky*, qui lui rapporta sa première fortune, de deux cent mille dollars. Il va essayer de récidiver à l'écran par la revue *Les rousses en parade*, avec le comique anglais Nigel Bruce, et 80 jolies rousses... naturelles ou assaisonnées...

Il y a des mots et des scènes inénarrables à Hollywood, qui ne parviennent jamais à l'écran. Voici les perles du mois dernier :

Harry Green, le comique juif, qui raconte avec son fort accent comment il fut reçu et béni par feu Pie X, qui lui adressa la parole dans le plus pur hébreu !...

Frances Dee, qui s'oublie quand elle rate ses dialogues, révèle qu'elle est fort bien renseignée sur les jurons de la langue anglaise...

Nigel Bruce, qui fait un petit numéro où il s'imite, lui-même Anglais, quand il essaie de donner une imitation d'un Ecossais qui marchande avec un Arménien...

Kay Francis, qui n'hésite pas à réclamer qu'on fasse plus vite, quand elle croit que le metteur en scène et les techniciens lambinent...

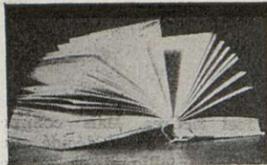
Lee Tracy, enfin, dans sa propre version du *Manneken-Pis* de Mexico...

Frank Borzage tourne *No Greater Glory* (Gloire suprême), d'après le roman de Molnar, *Les gas de la rue Paul*. Ses interprètes ont tous de 11 à 15 ans. Et non contents de penser plus au championnat de football qu'à leur travail, ils se sont aventurés, au cours d'un voyage d'extérieurs, dans un bois très amusant... dont ils revinrent infectés de chène vénéneux. Depuis, il faut refaire dix fois les scènes, parce que les acteurs insistent à gratter où ça les démange...

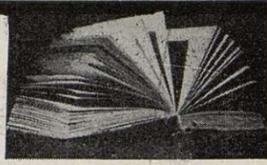
### On réalise...

Marlène a joué Catherine ; Gréta a joué Christine ; Katharine Hepburn va jouer Jeanne d'Arc ; Claudette Colbert joue Cléopâtre avec Fredric March dans le rôle d'Antoine ; Fredric March incarnera ensuite Benvenuto Cellini ; Jean Valjean et le comte de Monte-Christo ; Wallace Beery joue Barnum, après avoir joué Pancho Villa ; George Arliss vient de jouer Rothschild, Robinson, Napoléon, et on dit que le film à costumes n'est pas en vogue à Hollywood !

HAROLD J. SALEMSON.



## DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN



### L'ABBAYE D'ÉVOLAYNE, BACK STREET

Si ces colonnes paraissent à certains lecteurs mal choisies pour y parler d'un livre comme *L'Abbaye d'Évolayne*, de M<sup>me</sup> Paule Régnier, je les invite à ne point oublier que l'atmosphère du cloître a inspiré dernièrement, sous le titre *Un Monastère*, un très beau film documentaire fort bien accueilli par le public et unanimement apprécié par lui. On y voyait en effet la vie quotidienne, à la fois humble et mystique, d'un certain nombre de religieux cloîtrés, qui avaient consenti à se laisser filmer, à condition que ne soit pas révélé le nom de leur abbaye.

*L'Abbaye d'Évolayne*, qui est un livre d'une qualité rare, tant par sa forme que par son fond, traite d'un sujet fort délicat dont la gravité nous dépasse parfois. Son caractère exceptionnellement pathétique et le tact avec lequel son auteur l'a traité arrêteront néanmoins toujours la raillerie sur les lèvres de ceux qui ne croient pas à la force de l'appel de Dieu, ni aux difficultés qu'il se plaît à faire surgir sur le chemin de ceux qui l'ont choisi pour but suprême.

M<sup>me</sup> Paule Régnier ne prétend pas, je crois, soutenir une thèse. Il est évident que ses personnages la dépassent également elle-même. Elle craint de les juger. Après elle, gardons-nous donc de le faire et contentons-nous de suivre le cœur battant, la pitoyable histoire d'Adé.

Adé et Michel se sont mariés peu de temps avant la guerre, et leur union réalise tout ce que le cœur humain peut espérer de plénitude dans le bonheur. Leurs deux sensibilités et leurs deux intelligences se complètent et se fondent. Ils s'attendaient et se sont trouvés. La guerre a, cependant, sans en avoir l'air, changé Michel, aujourd'hui chirurgien connu et arrivé. Le spectacle de la misère humaine, la précarité de toutes choses ont insensiblement dévié le cours de ses pensées. Un certain détachement préside à toutes les manifestations de son activité, qu'elles soient professionnelles ou mondaines. Adé, qui a le culte de son mari et qui croit ne rien laisser échapper de ses préoccupations, s'aperçoit mal cependant de ce changement qui est une véritable évolution.

Lorsque commence le livre, celle-ci est déjà accomplie, et c'est elle qui permet de mieux comprendre les événements qui vont suivre.

Un peu surmené par l'exercice de sa profession et les obligations mondaines, Michel éprouve, un été, le besoin de quitter longuement Paris. Il confie donc sa clientèle à un confrère et part avec Adé pour chercher un lieu de repos agréable et calme. Ils

parcourent les Ardennes, passent en Belgique et finissent par arriver un jour dans un village, tout proche de l'abbaye d'Évolayne, où Michel se rappelle soudain avoir un ami d'enfance moine bénédictin.

Le lendemain ils vont voir cet ami, le père Athanase, qui les accueille très affectueusement et dont ils reçoivent comme un reflet de la paix céleste qui l'habite. Michet et Adé, sans être incroyants, ne pratiquent plus, depuis longtemps, leur religion. L'office divin auquel le Père les convie pour le jour suivant ne laisse pas cependant de les émouvoir profondément. Adé est fort étonnée d'y voir son mari, la tête dans ses mains, plongé dans une longue méditation. Toute la semaine, Michel retourne à l'abbaye. Adé ne l'y accompagne pas toujours, aussi quel n'est pas son étonnement de le voir, un matin où elle s'est rendue à la chapelle après lui, s'approcher de la Sainte Table.

Sa conversion s'est faite sans qu'elle y participe, sans qu'elle sache le travail opéré dans son esprit et dans son cœur. Elle lui en fait un violent reproche. Il lui explique qu'il a été foudroyé par la grâce dès le premier jour et qu'il lui était impossible d'extérioriser le bonheur qu'il en a ressenti. Il ne prétend pas, d'ailleurs, la tenir à l'écart de la joie que lui donne le fait d'avoir trouvé Dieu.

Adé, qui ne comprend pas encore à quel point son mari est perdu pour elle, consent à le suivre dans son ascension mystique. Le Père Athanase, qui cependant ne les influence nullement, sera leur moniteur éclairé dans leur acheminement vers une vie de perfection et de renoncement à soi-même. Cependant, — et tout le drame est là, — si Michel a réellement trouvé Dieu, c'est Michel et Michel seul qu'Adé aime à travers Dieu. Elle l'aime au point que, lorsqu'elle verra que son bonheur n'est plus en elle, mais bien dans le renoncement complet aux choses de ce monde, elle consentira, pour ne pas contrarier sa vocation (et persuadée aussi de la sienne, dans un plan mystique) à entrer au cloître, puisque ce n'est qu'à cette condition que Michel peut y entrer lui-même et être ordonné prêtre.

Tout cela ne se fait pas en un jour, et le roman ne finit pas là. C'est même ici précisément qu'il prend toute sa force, car, après plusieurs années de cloître et avoir vu l'ordination de Michel, sa joie immense et sa sérénité dans la certitude, Adé s'apercevra qu'elle s'est trompée et qu'elle a perdu la Foi.

Il est impossible de raconter en quelques lignes le long calvaire de cette

femme, jusqu'à sa mort volontaire presque sous les yeux de celui qu'elle n'a jamais cessé d'aimer charnellement et humainement, tandis que lui ne pense plus qu'à prier pour son salut. Ce serait défigurer une œuvre si parfaite que de vouloir la résumer jusqu'au bout. Elle fait honneur à M<sup>me</sup> Paule Régnier, et ceux qui la liront y trouveront sinon le sujet de conclusions, du moins celui de méditations profondes et d'un ordre tout à fait supérieur.

\*\*\*

Dans les quelques pages qui servent d'introduction au beau livre de Fanny Hurst : *Back Street* (dont on a tiré le film), M. Henry Duvernois dit des choses si essentielles sur le cinéma que nous ne saurions nous lasser de les relire et de nous en imprégner.

Et, lorsque je dis « nous », je ne veux pas dire seulement, bien entendu, le spectateur de films n'ayant d'autres moyens d'action sur les destinées du cinéma que ceux de son approbation ou de sa désapprobation, mais ceux qui tiennent en mains, d'une manière ou d'une autre, l'une des nombreuses ficelles de l'art et de l'industrie cinématographiques.

L'événement que fut la projection d'une œuvre aussi « humaine » que *Back Street*, — le mot sert beaucoup depuis quelque temps, mais on trouve mal son équivalent, — et surtout son succès, prouve que le goût du spectateur n'est pas une chose négligeable. Il est hors de doute que le public ne demande pas qu'à se laisser *abâtir*, pour employer un terme académique...

« Quel que soit le talent des cinéastes et des interprètes, nous dit M. Henry Duvernois, quelle que soit la splendeur de la mise en scène, tout doit être subordonné à l'idée initiale. Si elle manque de clarté, de logique dans son développement, le reste paraît accessoire... Le public cherche surtout ce qui l'éclaire sur lui-même, ce qui ne satisfait pas seulement sa curiosité, mais qui éveille sa sensibilité... Il est bon d'explorer, avec un guide sûr, les étranges labyrinthes de la vie quotidienne, sans cesse visités et toujours inconnus... »

« Dépister le *chiqué* », voilà selon lui le facteur essentiel du progrès.

Il ne s'applique pas d'ailleurs qu'au cinéma.

Le roman de Fanny Hurst ne décevra personne. Son succès est trop complet pour que l'on puisse songer à l'aider encore. C'est une œuvre solide, pleine et fort émouvante, dont je n'ai voulu signaler ici que la présentation à cause de son intérêt direct.

JACQUES SEMPRÉ.

## Quelques films devant le public

### « La Guerre des Valses »

Un entrain, un entrain fou, d'un bout à l'autre du film et qui fait que l'on ne songe pas une minute à trouver le temps long. Un scénario léger qui ne demande pas à être pris au sérieux et dans lequel les baisers sèchent vite les larmes. Une musique charmante au rythme endiablé. Des vales,



Madeleine Ozeray, délicieuse reine Victoria, dans *La Guerre des Valses*.

des vales, des vales qui donnent envie de tourbillonner jusqu'au vertige...

Tel est le souvenir que l'on emporte de « *La Guerre des Valses* ».

L'histoire se passe d'abord à Vienne vers 1840. Joseph Lanner y dirige un orchestre de danses. Il compose lui-même les vales qu'il fait exécuter et que son premier violon, un nommé Johann Strauss, transcrit au fur et à mesure de l'inspiration du maître, sur tout ce qui lui tombe sous la main. Hier, c'était sur une manchette, aujourd'hui sur un mouchoir. Mais Strauss compose aussi des vales et leur collaboration se change en rivalité jusqu'au jour où tout casse, au grand désespoir de Katy, la fille de Lanner qui aime Franz, le frère de Strauss, dont la grosse caisse (il était musicien de la batterie) a dû changer de camp. Car ce sont bien maintenant deux camps qui se font face. Les deux adversaires jouent dans des cafés voisins et c'est à celui dont la musique sera la plus entraînante.

Cependant le maître de ballet de la Reine d'Angleterre vient chercher à Vienne un orchestre de vales pour émoustiller un peu la Cour et en parti-

culier le Prince Albert de Cobourg, prétendant à la main de Victoria elle-même, une délicieuse petite Reine Victoria, pas du tout historique que nous voyons sous les traits de Madeleine Ozeray.

C'est Strauss qui est engagé, mais la fille de Lanner le suit à Londres avec tout un orchestre de femmes, pour jouer aussi devant la Reine, les vales de son père. La guerre continue là-bas et elle n'est pas moins acharnée. La Cour est dégelée, mais les circonstances ont fait que Strauss (ou plutôt son frère), a joué comme étant de lui une valse de Lanner.

Retour à Vienne et procès. Le juge est Dranem et quoi qu'il nous parle d'un procès-sans-pré-cé-dent, avec lui cela ne peut pas être un procès sérieux. Les deux adversaires de raccommodent devant un piano où ils composent, en collaboration, le galop le plus enivrant pendant que la Cour délibère.

Franz et Katy se marieront. Fernand Gravey et Jeanine Crispin leur ont prêté leur jeunesse et leur fougue. Cela a l'air de les amuser de jouer, ce qui est encore un moyen infailible pour amuser le public.

Strauss c'est Pierre Mingand et Lanner c'est Charpin, que nous voyons en ce moment, mais sans jamais nous en plaindre, sur un grand nombre de nos écrans.

### « Madame Bovary »

C'était un film très attendu, parce que l'on avait toujours pensé que c'était une grande audace de l'entreprendre. Il n'y fallait aucune faute de goût. La moindre liberté prise avec le texte et avec l'esprit du roman aurait à jamais compromis cette réalisation qui appelait la perfection.

Jean Renoir a réussi à ne décevoir personne. Son film enchantera l'élite qui ne perdra rien de l'intelligent effort fait pour animer devant ses yeux, dans sa pathétique vérité, une héroïne

restée célèbre. Il plaira aussi au gros public qui comprendra que c'est encore la mesure et l'harmonie qui conduisent le plus naturellement et le plus sûrement à la vraie beauté.

Car ce qui donne toute sa valeur artistique au film de Jean Renoir, c'est précisément l'harmonieuse douceur de ses tableaux, le contour vaporeux de ses paysages, l'exactitude de ses personnages.

Sachons gré à ce consciencieux metteur en scène de ne pas avoir sacrifié la vérité à l'effet facile, d'avoir préféré le charme des demi-teintes aux éclairages crus, d'avoir su évoquer l'âme d'une époque, d'un milieu, d'une femme, sans passer par des sentiers mille fois battus.

Chacun sait que lorsque Flaubert publia *Madame Bovary*, en 1857, ce fut un véritable événement littéraire. Ce fut davantage lorsque son héroïne apporta le scandale et le trouble dans bien des esprits.

Le pessimisme qui se dégageait du récit, sous la plume du maître du roman naturaliste, n'est pas atténué par la transposition de l'œuvre à l'écran. L'égoïsme et la muflerie d'un de la Huchette, la médiocrité d'un Léon, l'opportunisme sans scrupules d'un Homais, la faiblesse d'un Bovary, nous apparaissent sans fards et tels que Flaubert a voulu nous les dépeindre. C'est le roman dans toute sa vérité et c'est ici un éloge.

Une interprétation de premier ordre contribue largement au succès d'une œuvre que l'absence presque totale d'action aurait pu rendre monotone.

Le clair visage de Valentine Tessier, son jeu sobre et ardent, donnent à toute la personne de Mme Bovary un relief délicat, une valeur incomparable, soit que nous la voyions jeune fille dans la ferme de son père, le soir de ses noces ou dans ses jours de sombre ennui;



La mort d'Emma Bovary.

ou bien encore dans ses heures d'ardeur amoureuse, de folle angoisse; enfin sur son lit de mort.

Pierre Renoir est un Charles Bovary aussi peu expansif que le rôle l'exigeait. Sa création est de premier ordre. Max Dearly a campé sans charge (il convient de le souligner) un Homais raisonneur à souhait.

Parmi les meilleures scènes, il faut citer celle de la demande en mariage, celle du bal, celle de l'opération, celle de la fameuse promenade en fiacre, à Rouen. Mais il y en a beaucoup d'autres et nous prenons un plaisir constant à cette évocation de la vie et de la mort de cette femme romanesque entre toutes, dans des paysages fort bien choisis et des intérieurs normands admirablement reconstitués.

### « La Bataille »

L'exécution du film est excellente et la Bataille connaît, ce n'est pas douteux, un gros et long succès. Les impressions de foule et d'enthousiasme collectif y sont fort bien rendues et toute la partie qui concerne la bataille, avec sa pluie de fer et de feu, le réglage du tir, la manœuvre des grosses pièces, l'angoisse et l'horreur du combat est étonnamment forte, avec des innovations qui la rendent plus pathétique encore que tout ce que nous avions vu jusqu'ici dans le genre.

Le tour de force qui consistait aussi à faire tenir par des artistes français, Annabella et Charles Boyer, les deux rôles du marquis Yorisaka et de sa femme a été accompli avec tout le bonheur que l'on était en droit d'espérer. Leur création est fort belle mais ne fera jamais qu'ils aient l'air de Japonais authentiques. Nous trouvons peut-être en eux plus d'art que chez les interprètes de la version muette, mais moins de vérité. Il est vrai que nous ne sommes pas à cela près, puisque le scénario du film est loin de suivre exactement le roman de Claude Farrère. Beaucoup le regretteront et voici un atout de plus entre les mains de ceux qui accusent le cinéma de défigurer un à un tous les chefs-d'œuvre.



Annabella, marquise Yorisaka, dans La Bataille.

Le nouveau scénario n'est pourtant pas plus « cinéma » que celui du roman et Yorisaka y revêt un tout autre caractère. Pourquoi en avoir fait un cambrioleur et pourquoi ne plus avoir voulu qu'il meure glorieusement dans la bataille? Pourquoi, enfin, ne pas avoir mis plus en lumière le personnage du vicomte Hirata, figure fort intéressante, et lui avoir volé « son » harakiri? Car c'est bien lui et non Yorisaka qui choisit de « mourir à son gré » pour des raisons qui nous auraient mieux fait comprendre où se place l'honneur japonais.

Mais le public n'est pas autorisé à se poser toutes ces questions. Contentons-nous donc d'admirer tout ce que le film de Bernard Zimmer et Farkas nous donne, et il nous donne de fort belles choses.

Il s'en dégage à la fois une impression de puissance et de souplesse qui reculent toujours plus loin les possibilités de l'art cinématographique. Il marque un progrès énorme dans la technique de la réalisation et nous montre une fois de plus, l'étendue de ses ressources.

L'arrivée des unités japonaises au large de Nagasaki et toute la petite flotille pavoisée dans la baie, forment une scène de vie intense. Un mouvement extraordinaire préside à l'enthousiasme du peuple à la lecture des journaux et à l'attente des nouvelles. Il fallait cela pour nous mettre dans l'ambiance et donner un peu de couleur locale à toute la suite.

À côté de la maison très européenne de la marquise Yorisaka, nous aurions aimé pourtant, voir des intérieurs japonais, suivre par exemple Felse chez Tchéou-Pé-I, voir du vrai Japon...

Mais ce public est vraiment insatiable...

### « Le Juif Errant »

C'est une bande originale, pi s curieuse que plaisante et à laquelle la physionomie tour à tour cynique et inspirée de Conrad Veidt donne un relief extraordinaire.

Je ne dirai rien de l'opportunité des épisodes tirés de l'œuvre de Temple Thurston. La légende du Juif Errant peut prêter à toutes les fantaisies. Ce personnage eut ses historiens et ses chansonniers. Eugène Sué, lui-même, lui consacra des milliers de lignes, lui fabriqua une sour et inventa pour eux une collection de péripéties parmi lesquelles leurs démêlés avec les Jésuites restent au nombre des plus saillants.

Dans l'œuvre de Temple Thurston, mise en scène par Maurice Elvey, nous voyons d'abord notre juif au début de sa carrière, c'est-à-dire le jour où insultant le Christ portant sa croix, il est condamné à courir le monde. — non pas jusqu'à la fin des siècles et avec un sou dans sa poche, comme on me l'avait appris lorsque j'étais enfant, — mais jusqu'à ce qu'il se soit refait une âme humble et charitable.

Ce n'est que mille ans après que nous le revoyons pour la première fois. C'est un chevalier errant à la figure étrange, qui vient d'être trois fois victorieux dans un tournoi organisé lors du départ des Croisés pour la Palestine. Il a conservé jusqu'ici son âme cruelle et haineuse, il n'a pas encore désarmé sous la malédic-

tion divine. La femme qu'il aime et dont il a tué le mari, se détourne de lui avec horreur lorsqu'elle sait qui il est.

Deux siècles plus tard, c'est en Sicile que nous le retrouvons. C'est un riche marchand, heureux entre sa femme et son fils; mais il perd tragiquement celui-ci et sa femme, éperdue de douleur, ne trouve qu'en Dieu la suprême consolation. Elle entre au monastère le laissant avec sa solitude et le poids de son remords.

C'est en Espagne, enfin, sous l'Inquisition que nous assistons à sa déli-



Conrad Veidt, dans Le Juif Errant.

vance. A force de souffrir, il a gravi tous les échelons de la perfection. Il est aujourd'hui médecin à Séville et consacre tout son temps aux soins des pauvres de l'hospice. Il y met une bonté et une douceur toute évangéliques. Une fille publique qu'il soigne par pur dévouement trouve auprès de lui le courage du renoncement. Elle est une nouvelle Marie-Madeleine aux pieds du Maître. Lorsque le Tribunal le condamnera à être brûlé vif comme hérétique, il pardonnera à ses accusateurs et à ses bourreaux, comme Jésus l'a fait autrefois sur le Calvaire. L'heure est-elle venue où Dieu va lui permettre enfin de mourir?

Par un prodige, visible de toute la foule assemblée, les flammes s'écartent de lui et la lumière divine se pose sur sa tête. Son âme enfin libérée, quitte son corps...

Une grande mise en scène, avec une importante figuration, préside à ces différents tableaux dont certains sont vraiment très beaux et sans aucune banalité, mais le succès personnel de Conrad Veidt est indéniable et contribue pour une large part à la réussite du film.

« LE FAUTEUIL-48. »

## JE N'SUIS PAS UN ANGE

(suite de la page 36)

L'amour vaut-il vraiment la peine qu'on se donne tant de mal ?

C'est ce qu'elle se demande lorsque Kirk Lawrence, un cousin de Clayton, vient lui conseiller respectueusement au nom de sa « famille » éplorée de renoncer à cette aventure.

Le message est clair, mais le messenger est follement séduisant et c'est pour lui seul que Tira se sent prête à renoncer à tout.

Et Lawrence a les yeux marrons... Tira consulte à nouveau son horoscope... Pour elle, l'heure pourrait bien avoir sonné où son cœur va flamber !

Lawrence n'a rien de commun avec tous les hommes qu'elle a connus jusqu'ici. Il se dégage de sa personne un charme très doux, ses yeux sont pleins d'une tendresse qui lui est déjà infiniment précieuse.

— Je crois que, cette fois, je suis chipée, dit-elle à « Anthracite », sa négresse fidèle.

Et Lawrence a les yeux marrons... Tira consulte souvent, que finissent les vedettes...

C'est mieux que de finir dans la gueule d'un lion !

Des promesses sont échangées de part et d'autre.

— Je crois que je suis en train de devenir une autre femme, confie-t-elle encore à Anthracite.

Mais elle a compté sans Slick, Slick qui vient de sortir de prison, Slick qui l'aime toujours.

Lors d'une première entrevue et comme elle le sait sans ressources, elle lui a donné de quoi subvenir à ses premiers besoins, mais Slick veut davantage : il veut surtout que Tira n'épouse pas Lawrence et il cherche un bon moyen pour parvenir à son but.

Il croit l'avoir trouvé en faisant retenir pendant quelques heures Tira loin de New-York. Il en profite pour s'introduire chez elle et pour s'y installer afin d'y recevoir Lawrence en maître de maison... et en pyjama.

— Tout cela était très gentil quand je n'étais pas

là, lui dit-il, mais maintenant c'est fini et je reprends ma place... Comprenez-vous, monsieur ?

— Est-ce une commission dont on vous a chargé, demande Lawrence touché au cœur, mais sans se départir de son calme.

Un sourire suffisant du maître chanteur en dit assez pour que Kirk Lawrence juge préférable de se retirer.

Il écrit une lettre d'adieu à Tira qui l'attaque pour rupture de promesse de mariage. Elle ne sait pas du tout d'où lui tombe le coup, mais elle saura se défendre lors du procès sensationnel qui va la mettre aux prises avec tous ses amants congédiés qui chargent la justice d'être l'arbitre de leurs affaires de cœur... et d'argent.

Son aplomb — car elle n'en manque pas — sa désinvolture, sa beauté, ont vite fait de captiver le jury et le juge lui-même. On l'autorise à interroger personnellement tous ces encombrants témoins. De quoi se plaignent-ils ? Est-ce elle qui est venue les chercher ? Est-ce elle qui a demandé, à celui-ci d'abandonner sa femme, à celui-là sa fiancée ?

Toutes les sympathies sont de son côté. Elle gagne haut la main son procès et obtient une petite fortune de dommages et intérêts. C'est une publicité nouvelle et ce serait la consécration de son succès si son cœur ne venait, une fois de plus, lui apprendre qu'il n'est plus libre. Kirk Lawrence a compris, au cours de cette séance, que c'est un immense malentendu qui l'a séparé de Tira. Tira a compris qu'il est le seul homme qu'elle puisse aimer.

Le lendemain, ils sont dans les bras l'un de l'autre. Tira a déchiré le chèque que lui a remis l'avocat de Kirk : c'est sa preuve d'amour.

Comme elle est loin de sa devise : « Reçois toujours, ne donne jamais ! »

Leur vie sera belle. Ils partiront pour s'aimer longtemps et donner les plus beaux cadres du monde à cet amour que Tira saura rendre toujours plus voluptueux...

« Je n'suis pas un ange... »

chante-t-elle. Lawrence en est bien persuadé !

J. HAYCE.

## ÉCHOS ET INFORMATIONS

### ON TOURNE, ON PRÉPARE, ON TERMINE

— *Remous*. Réalisation en cours de préparation de Edmond-T. Gréville. Interprété par Edwige Feuillère, Jean Galland et Jean Servais.

— *Chourinette*. Mise en scène de André Hugon. Interprété par Duvallès, Paulette Goddard.

— *Le Rosaire*. Mise en scène de Gaston Ravel et Tony Lekain. Interprété par André Luguet et Charlotte Lysès.

— *Nuits Moscovites*. D'après le roman de Pierre Benoit, serait réalisé prochainement par Alexis Granowski, metteur en scène du *Roi Pausole*.

— *Les Filles de la Concierge*. Mise en scène de Jacques Tourneur. Dialogues de Georges de La Fouchardière. Interprété par Jeanne Cheirel, Josette Day, Azais, Marcel André, et Ghislaine Bru (en préparation).

— *Il était un musicien*. Adaptation française du film *Musikus*.

— *Une vocation irrésistible*. Mise en scène de Jean Delannoy. Interprété par Armand Bernard (en préparation).

— *Un tour de cochon*. Mise en scène de Tzipine, assisté de Marcel Cohen. Interprétation de Mona Goya, Dramem, Alice Tissot, Jeanne Fusier-Gir, et Pierre Etchepare.

— *Revue humoristique du Cinéma*. Réalisation de Roger Capellani. Interprétation de chansonniers montmartrois, dont : René Dorin, Paul Colline et Dominique Bonnaud.

— *Un fil à la patte*. Mise en scène de Charles Anton. D'après la pièce de Georges Feydeau. Interprété par Spinelly, Robert Burnier, Marcelle Praince, Alice Tissot, Jacqueline Made, Yvette May, Pierre Larquey, André Berley et Pierre Etchepare.

### LES « OFFICIELS » AU CINÉMA

Une firme anglaise d'actualité a demandé à M. Ramsay Mac Donald, le 1<sup>er</sup> janvier, de présenter, par le truchement du parlant, ses vœux au peuple anglais.

Mais le président du Conseil anglais avait remarqué que son visage se trouvait considérablement vieilli sur la pellicule. Or, il ne veut pas que ses administrés croient qu'ils sont dirigés par un ministre incapable et vieillot.

Il posa donc une condition aux opérateurs : celle d'être maquillé avant de parler.

Ce qui fut fait.

Conclusion : le « Premier » anglais est un véritable « jeune premier ».

# LES FILMS DU MOIS

Raspoutine. — Le voyage sans retour. — Bach millionnaire. — Le Gendre de Monsieur Poirier. — Du haut en bas. — Only Yesterday. — International Folies. — Loi de Lynch. — Simone est comme ça. — Réunion à Vienne. — Tugboat Annie. — Le Fakir du Grand Hotel. — Charlemagne. — Je ne suis pas un ange. — Cette nuit-là. — Les Aventures du Roi Pausole. — Ce que femme réce. — Too much harmony. — Les Invités de 8 heures.



Les trois Barrymore.



William Powell et Kay Francis.



Bach.



Assis, Léon Bernard.

## RASPOUTINE

Interprété par Lionel, Ethel et John Barrymore, Dyana Winyard.

Réalisation de Richard Boleslavsky

Le moine Raspoutine guérit miraculeusement le tzarevitch et prend ainsi un gros ascendant sur l'autorité impériale. Il devient bientôt le véritable maître de l'Empire russe. Mais le peuple gronde sous le joug de son despotisme. Jusqu'au jour où le prince Paul Yossouppoff réussit à débarrasser la terre de ce tyran. Peu après, la révolution soviétique éclate.

Il serait fastidieux de demander à un film historique américain une réplique rigoureusement exacte de la vérité, ou plutôt de ce que contiennent les livres d'histoire. Mais il faut reconnaître que cette nouvelle version de Raspoutine est peut-être celle qui est le plus près de cette vérité. L'atmosphère, en particulier, est vraisemblable. Peut-être est-ce pour cela que le film est lent et long. Interprétation de tout premier ordre, dominée par l'étonnante composition de Lionel Barrymore dans le rôle de Raspoutine.

## LE VOYAGE SANS RETOUR

Interprété par Kay Francis, William Powell et Aline Mac Mahon  
Réalisation de Tay Garnett

Un homme, une femme, une rencontre. Le coup de foudre. Mais lui, meurtrier, est condamné par la justice des hommes. Elle, femme du monde, est condamnée par les médecins. Et ils ignorent réciproquement leur situation. Après vingt-huit jours d'un bonheur paradisiaque, le destin, malgré l'intervention d'une « comtesse » née dans les faubourgs et d'un picpocket, les sépare. Ils meurent loin de l'autre.

Le cinéma possède en scène les plus adroits (Son homme), les plus spirituels (O. K. America), les plus délicats et les plus sensibles (Le Voyage sans retour). Le sujet, l'interprétation, la réalisation, les décors aussi bien que la photographie font de ce film un des plus beaux que nous ayons vus depuis fort longtemps. La passion mélancolique de William Powell, l'optimiste philosophie (et aussi la beauté!) de Kay Francis, et le talent d'Aline MacMahon enchantent le spectateur. Leur meilleur rôle, à tous trois.

## BACH MILLIONNAIRE

Interprété par Bach, Sinoël et Germaine Aussey

Réalisation de Henri Wulschleger

Papillon, tailleur de pierres, hérite de vingt-cinq millions et d'un château. Déçu, ceux qui se croyaient héritiers de cette fortune dressent complots sur complots contre l'heureux millionnaire. Celui-ci sait déjouer toutes les intrigues montées contre lui et, rendant le bien pour le mal, fait des heureux autour de lui.

« Rigolo ». Comme ce mot, cher à Bach lui-même, qualifie bien cette nouvelle farce pour petits et grands. Toutes les créations de ce favori des foules respirent la gaité, vulgaire mais si fraîche, la joie de vivre. Les acteurs qui l'entourent sont naturellement éclipsés par sa verve et sa bonne humeur, mais ils font tout leur possible pour bien faire. Germaine Aussey, Martial et Sinoël sont les meilleurs d'entre eux. Soulignons le nom du réalisateur Wulschleger, devenu un maître du genre.

## LE GENDRE DE MONSIEUR POIRIER

Interprété par Léon Bernard, Annie Ducaux, Debucourt et Charpin  
Réalisation de Marcel Pagnol

M. Poirier a marié sa fille au marquis de Presles, croyant obtenir ainsi son introduction à la Cour. Mais le jeune mari se moque bien de son beau-père et se soucie fort peu de sa femme; fils de bourgeois, elle ne peut être que rustre. Une question d'honneur lui révélera pourtant les sentiments nobles de sa femme qu'il se prend alors à aimer.

Voilà le premier « fruit » de « l'expérience Marcel Pagnol ». C'est bien ce qu'il nous avait annoncé : du théâtre filmé sans aucune prétention cinématographique. L'ouvrage accompli n'en dégage pas moins l'impression de solidité que laisse la pièce de Jules Sandeau et Emile Augier à ses lecteurs. Le grand mérite de Pagnol réside dans le choix de Léon Bernard qui interprète de façon magistrale le rôle de M. Poirier.

Il éclipse un peu l'excellent Charpin.

## LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE

Interprété par André Berley, Edwige Feuillère, Josette Day, José Noguero et Armand Bernard.

Réalisation de A. Granowski.

Le Roi Pausole a 365 reines et une seule fille. Très large d'idées pour ses femmes, il se montre très sévère pour sa fille; aussi, décide-t-elle de se sauver. Le Roi, suivi de toute sa cour, se lance à sa poursuite, conseillé par le chef des eunuques et par le jeune Giglio, amoureux de la princesse Aline, qu'il épouse après qu'elle a été retrouvée.

Si l'on peut parler de réussite au sujet de l'opérateur Rudolph Maté, qui a composé de très belles photos, il n'en est pas de même pour Granowski. Des douze mille mètres de pellicule qu'il a tournés, il a puisé ici un bel extérieur, là une scène réussie, ailleurs un effet comique et il les a alignés pour en faire un « grand » film, mais sans aucune suite, sans qu'aucune scène ne justifie la suivante. De sorte que le scénario a perdu tout son caractère et même toute compréhension. Quant aux acteurs, ils n'ont pu, semble-t-il, donner toute leur mesure.



Edwige Feuillère et André Berley.

## ONLY YESTERDAY (Une nuit seulement)

Interprété par Margaret Sullavan et John Boles

Réalisation de John Stahl

Pendant la guerre, une jeune fille se donne à un homme qui, le jour de l'armistice, ne la reconnaît plus. Elle a pourtant mis un enfant au monde. Dix ans plus tard, un soir de réveillon, elle s'abandonne à nouveau à cet homme qui ignore toujours son identité. Il apprend les souffrances de celle qui l'a aimé silencieusement par une lettre qu'elle lui écrit sur son lit de mort.

Ce film vaut par l'accumulation de petits détails de mise en scène et d'interprétation d'une délicatesse exquise. Nous n'oublierions pas de sitôt la scène (remarquablement photographiée) où les deux héros échangent leur premier baiser. Les longueurs que l'on pourrait reprocher au film sont dans le style de John Stahl, d'autant plus qu'ici, le sujet ne se prête pas à un montage rapide. Tous les acteurs jouent « nature ». Quelle heureuse découverte que celle de cette nouvelle artiste : Margaret Sullavan!



Margaret Sullavan.

## LOI DE LYNCH

Interprété par Charles Bickford et Richard Cromwell

Réalisation de Cecil B. de Mille

Pour être maître de la ville, un gangster tue un commerçant récalcitrant. Deux étudiants l'ont vu, mais ils manquent de preuves pour obtenir la condamnation juridique du coupable. Aussi se coalisent-ils avec toute leur université pour tirer eux-mêmes les aveux de la bouche du gangster. Après une lutte épique, ils triomphent du gangster et de l'étroitesse des lois.

La place nous manque pour parler ici de l'élément de satire sociale que Cecil B. de Mille a introduit dans son film. Après un début très lent, nous nous trouvons tout à coup devant une de ces foudres qu'il sait si bien manier. Et, à partir de ce moment, le film prend une ampleur et un intérêt grandissants. Une interprétation de jeunes gens frais et virils complète un ensemble qui a parfois de la grandeur. Une scène, pourtant, est nettement copiée du fameux film « M » (Le Maudit).



Judith Allen et Cromwell.

## TOO MUCH HARMONY

Interprété par Bing Crosby, Jack Oakie et Judith Allen.

Réalisation de Edward Sutherland

Une jeune chanteuse Ruth Brown aime Eddie, la célèbre vedette d'une revue musicale à grand spectacle. Mais celui-ci est fiancé à une jeune fille du monde, Lucille. Day, un chanteur de second plan, qui aime Ruth, se dévoue pour elle, en se faisant aimer de Lucille par un habile subterfuge. Les deux jeunes gens pourront donc s'aimer librement. Eddie connaît un nouveau triomphe auquel il associe Ruth et Day.

C'est uniquement pour exploiter la popularité de Bing Crosby que l'on a tourné Too Much Harmony. A cause de cela, sans doute, on a complètement négligé le scénario dont vous avez pu juger du manque d'imagination. La mise en scène, d'autre part, n'est pas de toute première qualité. Un seul intérêt, donc, et véritable, la voix de Bing Crosby. Elle est très bien servie par des airs très entraînants ou très mélodieux de Sam Coslow et A. Johnston.

Jack Oakie est toujours drôle et Judith Allen monte petit à petit vers la gloire cinématographique.



Bing Crosby et Judith Allen.

## SIMONE EST COMME ÇA

Interprété par Henry Garat et Meg Lemonnier.

Réalisation de Charles Anton

Pour que Simone aime quelqu'un, il faut qu'il consente à accepter d'elle une aide... financière. Ces largesses lui sont possibles grâce à l'amour que lui porte le célèbre banquier Baillon. Elle s'éprend d'un jeune peintre qu'elle comble de cadeaux. Quels seront son bouleversement et son attitude quand elle apprendra que ce peintre est un très riche héritier, le film vous l'apprendra.

Tiré d'une pièce d'Yves Mirande et Alex Madis, ce film a été adapté avec beaucoup de brio par Charles Anton, qui, s'il n'a pas toujours d'heureuses trouvailles, montre du moins dans chacun de ses films qu'il connaît toutes les ficelles et les roueries du métier de metteur en scène. On lui a demandé ici de mettre en valeur le couple populaire composé par Meg Lemonnier et Henry Garat, et il le fait bien. Ces derniers chantent très agréablement des couplets entraînants de Jean Boyer. Etchepare et Jean Périer complètent la distribution.



Henry Garat et Meg Lemonnier.



Diana Wynyard et John Barrymore.



Marie Dressler et Wallace Beery.



A gauche, Armand Bernard.



W. C. Fields et Gracie Allen.



Maë West.

### RÉUNION A VIENNE

Interprété par John Barrymore, Dyana Wynyard et Frank Morgan  
Réalisation de S. Franklin

Hélène est la femme du professeur Krug, qu'elle aime sincèrement. L'archiduc Maximilien d'Autriche, ancien ami d'Hélène exilé à Paris, revient et essaie de reconquérir le cœur de son ancienne maîtresse. L'amour que Mme Krug porte à son mari l'empêche de céder au trouble de ses souvenirs. L'archiduc s'en retourne.

On pense irrésistiblement à Lubitsch en assistant à la projection de ce film ; au Lubitsch qui introduisit la satire au cinéma, riche en nuances, en effleurements, en allusions, en demi-teintes. C'est peut-être là la plus belle forme de l'esprit américain. Si ce n'est la meilleure création de John Barrymore, le rôle de l'archiduc est celui qui convenait le plus à sa propre nature. Diana Wynyard est sensible, délicate et élégante.

### TUGBOAT ANNIE

Interprété par Mary Dressler, Wallace Beery et Maureen O'Sullivan.  
Réalisation de Mervin Le Roy

Anny et Terry exploitent depuis vingt-cinq ans le remorqueur *Narcissus*. Anny travaille sans cesse et aime son bonhomme de mari qui, pourtant, est ivre du soir au matin. Une discussion les sépare de leur fils, qui, à 25 ans, est capitaine sur un grand paquebot. Pris dans une tempête, celui-ci coulerait si, grâce à un acte héroïque de Terry, le remorqueur du père ne venait au secours du paquebot du fils.

Un film comique de cinquante minutes, suivi d'un film dramatique de quarante minutes, voilà ce qu'est *Tugboat Annie*. Nous pourrions nous prononcer et préférer le premier au deuxième, mais les deux parties sont mises en scène avec une telle habileté, un tel métier, un tel art que nous hésitons devant la force vitale, l'intensité, la puissance dont sont imprégnées les scènes de la fin. Et puis, il y a Marie Dressler et Wallace Beery qui marquent chaque image de leur extraordinaire personnalité.

### LE FAKIR DU GRAND HOTEL

Interprété par Armand Bernard, Annie Ducaux, André Burgère et P. Dubost.  
Réalisation de Pierre Billon

Un jeune homme timide n'ose se déclarer à une jeune fille qu'il aime. Pour y parvenir, il fait appel à un fakir. Tout va bien. Mais voilà que l'absorption d'une quantité intempestive de cocktails par le fakir donne à ses dons surnaturels un pouvoir que personne n'avait souhaité, si ce n'est le rival du jeune homme. Mais tout finit par s'arranger, comme on s'en doute.

Encore un film dont le sujet est ingénieux, qui est établi sur le mode gros comique, alors qu'il aurait pu constituer la plus amusante et la plus divertissante des comédies. Armand Bernard, dont le visage a beaucoup de solennité, ne pouvait pas mieux faire dans le rôle du fakir. Sous sa rocambolesque défroque de fakir hindou, il déchaîne les rires qu'André Burgère et Annie Ducaux interrompent par de charmantes scènes de séduction. Mise en scène et photographie normales.

### INTERNATIONAL FOLIES

Interprété par W. C. Fields et Peggy Hopkins Joyce  
Réalisation de Edward Sutherland

Un professeur a inventé un appareil, le « radioscope », qui permet de voir ce qui se passe sur n'importe quel point du globe. Il habite la « Maison Internationale », et c'est là qu'arrivent tous les délégués des puissances étrangères, venus pour examiner l'appareil. C'est le point de départ d'intrigues amusantes qui prouvent toute leur saveur à être transcrites sur du papier.

Pour les huit ou dix sketches qui composent *International Folies*, nous nous serions dérangés huit ou dix fois. Ils sont réunis en un seul film ; c'est dire s'il nous a intéressés. Tout cela se mêle dans notre esprit — comme dans le film — et forme un tout qui fait notre joie. Car cette bande, sans valoir *Million dollars legs*, est dans la tradition des productions américaines où les gags vous arrachent un rire, comme un bolide vous arrache un cri lors d'une course automobile. W. C. Fields est le fameux champion de ces folies internationales.

### JE N'SUIS PAS UN ANGE

Interprété par Maë West et Cary Grant.  
Réalisation de Wesley Ruggles

Une dompteuse réussit, à la suite d'intrigues amoureuses successives, à se faire aimer par un homme de la plus haute société. Elle l'aime aussi sincèrement et ils vont se fiancer. Mais un intrigant crée entre eux un malentendu et la dompteuse attaque celui qu'elle aime pour rupture de fiançailles. Les débats judiciaires leur révèlent impérieusement leur amour. Ils se marient.

Dans *I'm no angel*, il y a Maë West. Et Maë West, c'est beaucoup. C'est beaucoup d'esprit, c'est beaucoup de talent, c'est beaucoup de sex-appeal. *Lady Lou* nous avait révélé un artiste chez qui nous sentions d'instinctibles qualités et nous voulions mieux la connaître. C'est fait et nous voilà comblés. A côté de cette magnifique créatrice (le sujet, le scénario et le dialogue sont d'elle), Cary Grant est toujours aussi mâle, et le metteur en scène s'est montré à la hauteur de ses interprètes.

### DU HAUT EN BAS

Interprété par Janine Crispin, Michel Simon et Jean Gabin  
Réalisation de G.-W. Pabst

Une jeune fille de famille, orpheline, est contrainte de s'engager comme femme de chambre chez les principaux locataires d'un immeuble. Le fils du concierge, Charles, s'éprend d'elle, mais le père de celui-là voit cette liaison avec une bonne à tout faire d'un mauvais œil. Elle part. Charles, apprenant son origine distinguée, la suit et l'épouse.

Pourquoi faut-il que le seul film que Pabst ait fait dans un studio français soit le moins réussi de ses films ? La question de l'insuffisance du matériel technique entre-t-elle encore en jeu ? Attendons d'avoir un troisième point de comparaison : le film que Pabst tourne actuellement aux Etats-Unis, pour nous prononcer. Cela n'empêche pas son intelligence de transpirer tout au long du film et d'aider une bonne troupe d'acteurs à très bien jouer des scènes tour à tour comiques et sentimentales.



Jean Gabin et J. Crispin.

### CHARLEMAGNE

Interprété par Raimu, Marie Glory, Lucien Baroux et Léon Béliers  
Réalisation de Pièrre Colombier

Les passagers d'un yacht échouent sur une île déserte avec le soutier du bateau. Ce dernier, seul habitué à travailler, devient bientôt le véritable roi de l'île, jusqu'à ce qu'un avion vienne recueillir les naufragés. Il redeviendrait le pauvre soutier qu'il a été s'il ne faisait croire qu'il a découvert une mine d'or dans l'île. Tout le monde est à ses pieds. Mais lui, dégoûté, retourne à ses soutes.

Que de choses merveilleuses on pouvait faire avec un sujet d'une telle qualité ! Une occasion unique se présentait au metteur en scène de faire un film franchement satirique et humoristique, tandis qu'il en a fait une bande à gros effets, au gros comique destiné à secouer d'hilarité les grosses masses. Ceci pourtant ne doit pas vous faire croire que nous n'avons pas ri, au contraire. Serait-ce d'abord possible quand Raimu nous montre sa face bougonne et sympathique ?



Marie Glory.

### CETTE NUIT-LA

Interprété par Madeleine Soria, Lucien Rozenberg et Pierre Etchepare.  
Réalisation de Marc Sorkin et G. W. Pabst.

Un homme, vedette de cinéma, est tué. On soupçonne sa maîtresse, mais la mère de celle-ci, pour lui sauver son honneur, s'accuse du délit. Le récit qu'elle fait du crime paraît bourré d'in vraisemblance à un commissaire perspicace et subtil. Il entreprend de découvrir le véritable auteur du crime. Il y réussit, mais nous le taïrons ici.

Pabst n'a fait que superviser le film de Sorkin, mais on sent, au long d'un assez grand nombre de scènes, la griffe de ce grand réalisateur. Il est intéressant de souligner la tentative faite par les metteurs en scène de s'évader le plus possible du théâtre dont le scénario est tiré (dans la forme évidemment, et non dans le fond). Le film marque le premier succès à l'écran de Madeleine Soria et Lucien Rozenberg. Ils ont aussi essayé l'un et l'autre d'être le moins possible « théâtre ».



Madeleine Soria.

### CE QUE FEMME RÊVE

Interprété par Nora Gregor et Gustav Frölich.  
Réalisation de Geza von Bolvary

Lina Korff est une kleptomane que l'on découvre grâce au vendeur d'une parfumerie et au parfum dont elle se sert. Le vendeur, pris de remords, essaie de faciliter la fuite de la délinquante ; mais celle-ci, éprise de lui, refuse de s'expatrier et décide de devenir honnête. Cet amour lui permettra de surmonter les épreuves que lui fait subir un certain bandit amoureux, mais que le vendeur, ami d'un policier, fait arrêter.

L'intérêt d'un film policier, la légèreté d'un film sentimental et l'esprit d'un film comique, voilà ce que cette bande réunit en un tout mouvementé, alerte, plein d'entrain. Des trouvailles, que ne renieraient pas les maîtres gags américains, ajoutent encore à la valeur spectaculaire du film. Et nous ne pourrions nous plaindre si tous les films que l'on nous montre doublés, étaient de cette qualité. Un bon point au metteur en scène G. de Bolvary, qui a si bien su tirer profit d'un sujet distrayant et d'acteurs remarquables.



Gustav Frölich et Nora Gregor.

### LES INVITÉS DE HUIT HEURES

Interprété par Marie Dressler, John Barrymore, Lionel Barrymore, Wallace Beery et Jeanne Harlow.

Un banquier et sa femme organisent un dîner en l'honneur d'un lord. Nous pénétrons avant le repas, dans l'intimité de chacun des convives et, au moment où ils se mettront à table, nous connaissons tous les rapports d'homme d'affaires à financier, d'amant à maîtresse, de friponne à complice qui les relie. Pendant le repas, où rien de tout cela ne transpire, chaque personnage représente pour nous tout un monde d'aventures.

C'est un repas des plus copieux qu'on nous a offert là. Tous les plats sont consistants, bien relevés, bien ordonnés, servis avec soin. Georges Cukor (metteur en scène) est un maître d'hôtel rudement bien stylé. Il a su arrêter le repas au bon moment, nous laissant encore sur une impression très légère de faim. En un mot, un film remarquable, interprété par une troupe d'acteurs célèbres où se distinguent Marie Dressler et Jeanne Harlow, qui a véritablement du talent.

GEORGES COHEN.



M. Dressler, W. Beery, L. Barrymore.

"CINÉ-MAGAZINE"  
A L'ÉTRANGER  
ITALIE

On travaille en ce moment activement dans les studios italiens. En effet, la S.A.P.F., après les succès obtenus par ses derniers films, *Il caso Haller*, avec Marta Abba; *La Canzone del Sole*, avec notre grand ténor Lauri Volpe; *Paprika*, etc., etc., vient de commencer un nouveau film intitulé : *Brava gente*, dont la direction a été confiée à M. Alessandro Blasetti. Les interprètes sont en grande partie des artistes de théâtre : Renato Cialente, Memo Benassi, Cesare Zoppetti, etc., puis quelques artistes du cinéma, parmi lesquels : Elsa de Giorgi, Maria Denis, Gianna Farina et Maro Ferrari.

A mon modeste avis et contre la majorité des producteurs et des personnes qui s'occupent du cinéma, je suis contre l'emploi au cinéma des artistes de théâtre, lesquels même, si excellents soient-ils, conservent leur technique théâtrale et n'ont pas le naturel et la simplicité que requiert absolument le cinéma.

Les *Deux Orphelines* de Maurice Tourneur ont le plus grand succès de la saison dans tous les cinémas du royaume; c'est regrettable que dans nos cinémas on présente si peu de films français, qui sont pourtant très goûtés par le public.

Une entente entre producteurs français et italiens ne devrait pas être, à notre avis, une chose difficile. Le marché italien est intéressant et mériterait une meilleure attention des Sociétés françaises.

Giorgio GRENOIS.

GRÈCE

A l'expiration de l'année 1933, le service des statistiques a publié le mouvement de l'importation des films en Grèce en 1932. De cette statistique officielle ressort que le film français vient en tête, une soixantaine de films, puis vient l'Amérique avec 55 films, suivent l'Allemagne avec 40 à 45 films, l'Angleterre avec une dizaine de films, et finalement l'Autriche, avec 4 films. Ces films auraient coûté à la Grèce la somme de un million de francs; chiffre appréciable pour un tel pays. Mais il est question que le Gouvernement se mêle de diminuer ce chiffre d'importation.

Vily PAP.

**VOYANTE** célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. M<sup>me</sup> THEODORA, 72<sup>bis</sup>, rue des Martyrs (18<sup>e</sup>). Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

05 **Seins**

Développés, Reconstitués

Embelle, raffermis par les

**Pilules Orientales**

toniques et bienfaisantes, employées dans tous les pays par les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquérir, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge. Traitement facile à suivre en secret. Flacon av. not. cont. remb. 18.50

J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, PARIS (10<sup>e</sup>)  
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.  
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues



**YXA**

Produit opothérapique agissant exclusivement sur les glandes mammaires et pouvant être absorbé par les organismes les plus délicats.

Le traitement des "GRANULÉS DE PLACENTA" peut être suivi soit pour le raffermissement, soit pour le développement de la poitrine sans inconvénient pour toute autre médication. (Voir mode d'emploi).

La boîte essai..... Frs. 16. » Franco. 18. »  
— 1/2 cure — 42. » — 44. »  
— cure..... — 65. » — 67. »

Envoi discret contre remboursement ou mandat adressé à : Produits YXA, service L, 2, rue Condorcet, Paris-9<sup>e</sup>



L'INDÉFRISABLE  
**50F**  
SEULE

UNE GARANTIE EXCEPTIONNELLE

C'est celle que PEYROLE vous offre dans son PALAIS DE LA COIFFURE

Voyez le document ci-dessus : PEYROLE, l'inventeur de l'indéfrisable par étuvage à vapeur d'huile, reçoit personnellement les clientes, examine leurs cheveux, établit leur fiche individuelle et leur bon de garantie de 6 mois. En outre, avec PEYROLE, plus d'électricité, donc, plus de crépage, de brûlures, de séances interminables... mais la plus belle ondulation naturelle.

SÉCURITÉ — RAPIDITÉ — PERFECTION



II, B<sup>d</sup> DE MAGENTA - PARIS-10<sup>e</sup>  
TÉLÉPHONE : BOTZARIS 63-85 ET 63-86

19

COURRIER DES LECTEURS

A TOUS MES CORRESPONDANTS ET AMIS

Je suis très sensible aux marques de sympathie dont vous faites preuve à mon égard. Si le bonheur que vous me souhaitez tous m'arrivait, vous pourriez vous vanter d'avoir fait d'Iris un homme heureux.

A mon tour de vous souhaiter, après *Ciné-Magazine*, mes vœux et mes souhaits personnels. Pour vous, pour les lecteurs de *Ciné-Magazine* pour tous ceux qui aiment le cinéma et pour moi, je vais émettre un vœu, que je devrais plutôt appeler un « château en Espagne » : Que l'année 1934 voit un amoncellement de bons films, tel que nous n'aurons qu'à nous engouffrer (s'il y a de la place!) dans la première salle de cinéma venue pour passer deux heures de parfait enchantement.

Mais arrêtons là le débit des vœux que l'on aurait à adresser au cinéma, car cette page ne suffirait peut-être pas.

**Gallo Romano.** — Il n'est pas de plaisir plus grand pour moi que celui de correspondre avec les lecteurs de *Ciné-Magazine*. Aussi vous pensez si j'ai sursauté au mot « ennuyer » que vous écrivez. J'aurais voulu pouvoir vous donner l'adresse particulière de Keaton, mais il tient à ce qu'on ne connaisse que son adresse du studio, c'est-à-dire : Studio Metro-Goldwyn-Mayer, Hollywood, Californie.

**Le messager.** — Très flatté de votre appréciation. *Ciné-Magazine* avait consacré un article à Gaby Morlay dans son numéro de février 1931 et la couverture de son numéro de juin 1932. C'est certainement l'artiste la plus sensible, la plus sincère et la plus talentueuse de l'écran français, comme aussi de la scène.

**Triste Roumaine brune.** — Hélas! mademoiselle, je suis peiné moi-même de fixer votre chagrin, mais le regretté Jean Angelo est bien mort. Nous avons d'ailleurs fait paraître un entrefilet sur ce triste événement dans notre dernier numéro. Sachez, néanmoins, qu'il est mort sans que les médecins aient pu se prononcer sur la véritable nature de sa maladie. Le dernier film qu'il ait interprété est *Colomba*, où il s'est montré l'émouvant acteur qu'il a toujours été.

**Mon cousin.** — Je suis très touché des marques de sympathie que vous me témoignez à l'occasion des vœux de fin d'année. Croyez bien que je partage entièrement votre opinion sur une sélection opportune des films français et étrangers. Le succès d'un film dépend de tellement de choses insoupçonnées qu'on ne peut jamais prévoir à ses débuts que sera le cours de sa carrière. Certains bons films n'ont aucun succès — c'est le cas de *Je vous aimerai toujours* — et d'autres films médiocres — c'est le cas de beaucoup — remportent

un succès appréciable. Au sujet des *Vignes d'amour*, j'ai reçu une lettre de la personne en question, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu d'envisager une solution pour l'instant. Encore une fois, merci pour vos vœux.

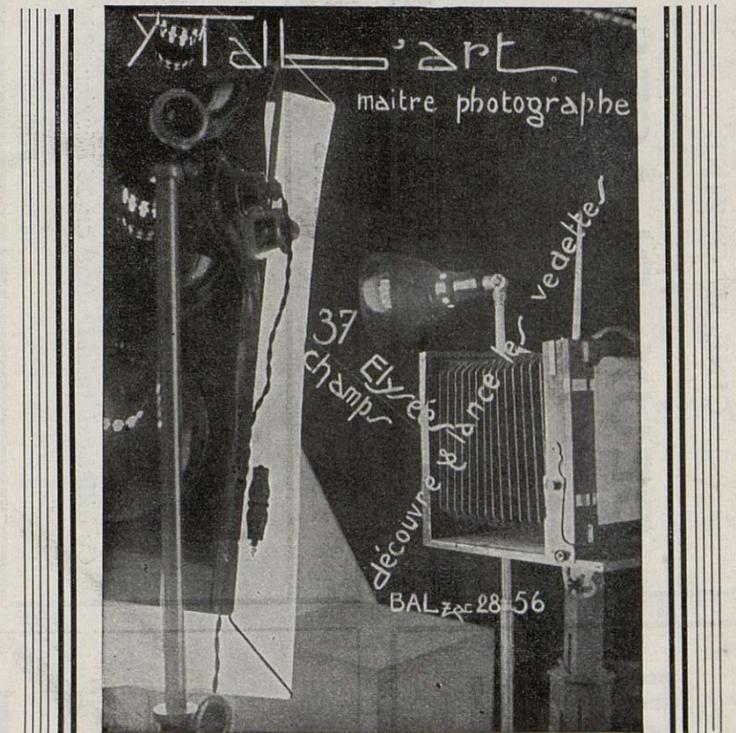
**Chardon Lorrain.** — Je suis dans la même situation que vous, puisque je ne vous connais que par votre pseudonyme. Merci en tout cas pour vos vœux. Rien ne peut me faire plus plaisir que de connaître en personne des correspondants avec qui, pendant des mois, j'ai soutenu une correspondance assidue. Je vous donne donc rendez-vous courant 1934 au bureau de *Ciné-Magazine*, qui est bien 9, rue Lincoln.

**Marlene Dietrich.** — Je ne m'explique pas pourquoi je n'ai pas reçu votre première lettre. Je m'empresse de répondre à la dernière que j'ai reçue datée du 23 décembre. Écrivez-moi une fois par mois, je vous répondrai douze fois par an avec le même empressement. Recevez mes sincères remerciements. Pour clore ce que nous pourrions appeler « l'affaire Gervais », permettez-moi de vous donner mon entière approbation sur ce qui est de votre décision. Tous mes remerciements pour votre bien beau cadeau.

**Achille Piélerger.** — Le classement que vous me citez semble, en effet, empreint de quelque partialité et il ne porte que sur neuf films, puisque *Tugboat Annie* est le titre d'un seul film qui est actuellement projeté à Paris. Nous attendons la sortie des trois autres incessamment. *Lady for a day* est interprété par Glenda Farrell et Guy Kibbee et mis en scène par Frank Capra. Vous êtes bien méchant pour notre collaborateur Jean Valdois qui est un journaliste tout ce qu'il y a de plus professionnel. Il a donné son avis de la façon la plus claire; qu'il ne partage pas vos opinions sur le cinéma, vous ne pouvez lui en vouloir. Quant à votre idée de referendum, nous y avions pensé, mais l'abondance des matières nous oblige à le reporter à plus tard.

**And-Bob.** — Vous pouvez vous procurer une photo dédicacée de Paulette Goddard, ainsi que de Lisette Lanvin, Jean Servais et Robert Arnoux, en adressant une demande accompagnée de 1 franc en timbres postes, aux films Epoc, 5, rue Lincoln. Paulette Dubost paraît en ce moment dans le *Fakir du Grand Hôtel*; le film *Jeunesse*, dans lequel elle a tourné, n'est pas encore sorti. Je comprends votre impatience à le voir, s'il est interprété par votre vedette préférée.

IRIS.



Les Artistes ont leur préféré... **PIKINA**  
l'Apéritif  
Dégustez-le... il sera aussi le vôtre.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 19 au 25 Janvier 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 2 au 18 Février 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 26 Janv. au 1<sup>er</sup> Février 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 9 au 15 Février 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU



MACHINES PARLANTES  
ET  
DISQUES  
**ULTRAPHONE**

CINÉ-MAGAZINE

vous plaît...

Abonnez-vous

**BON**

du Concours des  
Meilleures Critiques



A découper et à nous retourner  
avant le 3 février avec votre critique

**S O B O L**

le Portraitiste des Vedettes  
vous fera des conditions spéciales  
en vous recommandant de "Ciné-Magazine"

18, Boulevard Montmartre, PARIS — Provence 55-43

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.

## LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

### PARIS

**CYRANO-CINÉMA**, 76, rue de la Roquette.  
**COCORICO-CINÉMA**, 128, boulevard de Belleville.  
**CASINO DE GRENELLE**, 36, avenue Emile-Zola.  
**CINÉMA JEANNE-D'ARC**, 45, bd Saint-Marcel.  
**DANTON-PALACE**, 99, boulevard Saint-Germain.  
**GRAND-ROYAL**, 83, avenue de la Grande-Armée.  
**MÉNIL-PALACE**, 38, rue de Ménilmontant.  
**MONGE-PALACE**, 34, rue Monge.  
**PALAIS DES FÊTES**, 8, rue aux Ours.  
**PYRÉNÉES-PALACE**, 270, rue des Pyrénées.  
**ORNANO-PALACE**, 34, bd Ornano.  
**RÉGINA-AUBERT-PALACE**, 155, rue de Rennes.  
**CINÉMA-FLOREAL**, 13, rue de Belleville.  
**CINÉ PARMENTIER**, 156, avenue Parmentier.  
**PALACE-ITALIE**, 190, avenue de Choisy.  
**SECRETAN-PALACE**, 55, rue de Meaux.  
**MÉSANGE**, 3, rue d'Arras, Paris (V<sup>e</sup>).

### BANLIEUE

**AUBERVILLIERS** — Family-Palace  
**BOURG - LA - REINE** — Régina-Cinéma.  
**BOIS - COLOMBES** — Excelsior-Cinéma.  
**CHARENTON** — Eden-Cinéma.  
**CHOISY-LE-ROI** — Splendide-Cinéma-Théâtre.  
**ENGHEN** — Enghien-Cinéma.  
**FONTENAY-SOUS-BOIS** — Palais des Fêtes.  
**LES LILAS** — Magic-Cinéma.  
**MALAKOFF** — Malakoff-Palace.  
**MONTREUIL - SOUS - BOIS** — Alhambra-Palace.  
**PANTIN** — Pantin-Palace.  
**SAINT-DENIS** — Pathé.  
**SAINT-GRATIEN** — Sélect-Cinéma  
**SAINT-OUEN** — Alhambra.  
**VILLENEUVE-SAINT-GEORGES** — Excelsior-Cinéma.  
**VINCENNES** — Eden. — Printania-Sonore.

### DÉPARTEMENTS

**AGEN** — Royal-Cinéma.  
**ANNECY** — Splendid - Cinéma. — Palace-Cinéma.

**ANTIBES** — Casino d'Antibes.  
**ARRAS** — Ciné-Palace. — Kursaal.  
**BAYONNE** — La Féria.  
**BELFORT** — Cinéma - Brasserie Georges.  
**BESANÇON** — Central-Cinéma.  
**BORDEAUX** — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.  
**BAR-LE-DUC** — Eden-Cinéma.  
**BOULOGNE-SUR-MER** — Omnia-Pathé.  
**BOURG - EN - BRESSE** — Eden-Cinéma.  
**BREST** — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.  
**CADILLAC (Gironde)** — Eldorado.  
**CAEN** — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.  
**CAHORS** — Palais des Fêtes.  
**CANNES** — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.  
**CHALONS-SUR-MARNE** — Casino  
**CHARLEVILLE** — Cinéma-Omnia.  
**CHARLIEU (Loire)** — Familia-Cinéma.  
**CHATEAUX-ROUX** — Cinéma-Alhambra.  
**CHERBOURG** — Théâtre Omnia. — Eldorado.  
**CLERMONT-FERRAND** — Ciné-Gergovia.  
**DENAIN** — Cinéma Villard.  
**DIJON** — Grande Taverne.  
**GRASSE** — Casino Municipal de de Grasse.  
**GRENOBLE** — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma.  
**HAUTMONT** — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.  
**JOIGNY** — Artistic-Cinéma.  
**LAON** — Kursaal-Cinéma.  
**LILLE** — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.  
**LORIENT** — Select. — Royal. — Omnia.  
**LYON** — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.  
**MACON** — Salle Marivaux.  
**MARSEILLE** — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.  
**MILLAU** — Grand Ciné Pailhous.  
**MONTEREAU** — Majestic (vendredi, samedi dimanche).  
**MONTPELLIER** — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

**NANTES** — Cinéma Jeanne d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.  
**NANCY** — Olympia.  
**NICE** — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.  
**NIMES** — Eldorado.  
**OYONNAX** — Casino-Théâtre.  
**PÉRIGUEUX** — Cinéma-Palace.  
**POITIERS** — Ciné Castille.  
**PORTETS (Gironde)** — Radius-Cinéma.  
**REIMS** — Eden-Cinéma.  
**ROANNE** — Salle Marivaux.  
**ROCHFORT** — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.  
**SAINT-CHAMOND** — Variétés Cinéma.  
**SAINT-MALO** — Casino municipal.  
**SAINT-ÉTIENNE** — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.  
**SÈTE** — Trianon.  
**STRASBOURG** — U.T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.  
**TAIN (Drôme)** — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).  
**TOULOUSE** — Gaumont-Palace. — Trianon.  
**TOURCOING** — Splendid.  
**TROYES** — Royal-Croncels (jeudi)  
**VALLAURIS** — Eden-Casino.  
**VIRE** — Select-Cinéma.

### ALGÉRIE & COLONIES

**ALGER** — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.  
**CASABLANCA** — Eden.  
**TUNIS** — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

### ÉTRANGER

**ANVERS** — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
**BRUXELLES** — Trianon - Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.  
**BUCAREST** — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral. — Orasulul T.-Séverin.  
**CONSTANTINOPLÉ** — Alhambra Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
**GENÈVE** — Appollo - Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Ciné-Étoile.  
**NAPLES** — Cinéma Santa-Lucia.  
**NEUFCHATEL** — Cinéma-Palace.



Ⓔ  
558

MAURICE CHEVALIER



FILM  
PATHE-NATAN

2036

FLORELLE

Ⓔ

Reproduction d'une de nos photos 18x24 et d'une  
de nos cartes postales Ciné-Magazine Sélection.

# Ciné-Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Ecran

Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

- |                      |         |        |
|----------------------|---------|--------|
| Les 15 cartes .....  | Franco. | 10 fr. |
| Les 25 cartes .....  | Franco. | 15 fr. |
| Les 100 cartes ..... | Franco. | 50 fr. |

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 8, rue Lincoln, PARIS-8<sup>e</sup>